

Chili et Ile de Paques

16 novembre au 27 décembre 2007

XXXXXXXXXXXXXXXX

Oh la la, quelle galère !!!!!

La grève des cheminots juste le jour du départ perturbe bougrement !

Les Bretons ont recours à leur belle-sœur ambulancière qui a pris sa journée de congé pour les conduire directement à Orly. Pas en ambulance, non ! Même si cela leur aurait permis d'éviter les bouchons provoqués par ces grèves.

L'Auxerrois n'a d'autre solution que de prendre un taxi.

Moi, j'ai la chance d'être voisine de Genève et de bénéficier ce vendredi de 4 trains sur Paris.

Prudente je prends le premier à 7h51. Mon amie Edith se lève aux aurores pour me déposer à un arrêt de tram. Le n° 16 qui va me déposer devant la gare Cornavin. Le tram est plus sûr à cette heure où tous les travailleurs vont au turbin, lui se faufile sur ses rails, imperturbable à la circulation de pointe. Zut, le tram 16 me file sous le nez ! Pas de panique, il y en a toutes les 6mn en temps normal : sur le panneau c'est indiqué. Mais ce matin fait exprès, un chauffeur a eu une panne d'oreiller et le suivant arrive à 7h17 !!!!!!!

J'arrive à la gare 3mn avant l'heure de départ de mon train ! Je cours et souffle comme un bœuf pour monter toutes les rampes, en tirant mon sac de 20kg. J'arrive à la douane, je sors mon passeport de ma poche le glisse sous les yeux du douanier qui compréhensif n'insiste pas. Une dernière rampe et je monte dans le premier wagon qui se présente. Je suis au bord de l'évanouissement. Je suis dans le wagon n° 1 et ma place est réservée dans le n° 8, il faut tout traverser, sans écraser les pieds ! Ma place est prise. Je me pose sur un strapontin. Impossible de dormir comme j'en avais l'intention, je me réveille en sursaut à chaque fois que mon corps penche sur le côté, au-dessus du vide !!

16h30, nous nous retrouvons tous les 4 à Orly ouest : Renée, Jean-Yves, Jacky et moi : Jeanine. Les vacances commencent vraiment. Il y a un je ne sais quoi de nonchalance, de va et vient, d'odeur et cette résonance particulière des annonces dans les aéroports, qui font que tout cela donne déjà l'impression d'être loin.

L'exécution finale de ce voyage à été confiée à l'agence Altiplano d'Annecy.

www.chilitourisme.com ou www.altiplano.org

Ce sont surtout les hommes qui en ont concocté le trajet et les visites. Jacky a été le relais avec Séverine de l'agence, préposée à la destination : Chili. Moi, je me suis contentée d'indiquer ce que j'aimerais voir ou ce qu'une amie qui a visité ce pays m'a conseillé.

Paris- Madrid avec la compagnie IBERIA, c'est le Sahara !!!! 2h de vol et pas une goutte d'eau à boire ! Nous ne pouvons pas monter à bord avec du liquide et maintenant on ne nous offre plus rien ! Nous qui n'avions rien pris en prévision !!! A la descente je me précipite sur le premier bar venu. Cerrado ! Devant ma supplique ou mes lèvres desséchées, la serveuse a pitié et m'offre un verre d'eau du robinet.

Bravo l'agence Altiplano ! Nos places n'ont pas été réservées côte à côte ! Renée et Jean-Yves vont nous suivre quelques 10m en arrière ! Ils auront, contrairement à nous, un hublot dégagé. Minuit, nous embarquons dans notre « Jacinto Benavente » un A340-600. Nous décollons avec 1h de retard ! Nous devons attendre 2h30 pour avoir un repas, nous commençons à nous poser des questions. Pas besoin de berceuse, le ronronnement de l'avion et la fatigue accumulée ces derniers jours suffisent pour que je dorme à poings fermés plusieurs heures.

Le petit déjeuner est servi à 13h pour nous, 9h, heure chilienne.

Samedi 17 novembre

Nous nous posons sur le tarmac à 10h30. La température annoncée est de 24°.

Malgré la file sans fin des voyageurs devant les guichets de contrôle, l'attente n'est pas trop longue. Le personnel est nombreux, efficace et très aimable. C'est une bonne carte de visite ! Nos bagages nous attendent déjà. Parfait !

Notre voiture de location est réservée chez « Alamo ». La paperasserie prend un temps fou ! La voiture n'est pas lavée et nous devons encore attendre !

Méchante surprise, Altiplano nous avait réservé une 407 ou similaire, la similaire, une « toyota Sensa » s'avère avoir un coffre plus petit, trop petit pour nos quatre sacs. Impossible même avec beaucoup de volonté et de savoir-faire, de les caser !

Après discussions auprès du responsable du bureau, Jacky obtient l'échange avec une Toyota Camry 2.4, intérieur cuir SVP !!!! Cette fois tout rentre sans problème et c'est plus de luxe que nous en souhaitions.

Nous sommes rapidement installés en centre ville, à l'hôtel *Principado de Asturias* – très bel hôtel – et sans tarder, nous voici dans les rues de **Santiago**.

Nous marchons en bordure du parc forestier qui longe le **Rio Mapocho**.

Un immense monument représente l'alliance Chili-Allemagne.

Un peu plus loin l'église de *la Merced* se dresse de toute sa couleur rouge orangé. Elle est fermée. Transformée en musée ?

Grande animation sur la place d'armes. Un Spiderman et son fils d'environ 4 ans font attraction, comme deux hommes qui font apparemment des sketches et qui ont autour d'eux une ceinture de spectateurs !

L'intérieur de la cathédrale est magnifique, son plafond peint est particulièrement superbe. De l'autre côté de la rue, elle se mire dans un immeuble de verre, qui fait tache au milieu des bâtiments d'époque qui ont gardé un certain cachet, la poste avec sa façade en colonnes et de blanc vêtue, entre autres.

La police est omniprésente partout. Elle semble très cool. Les policiers vont par deux, sont accompagnés de chien ou sont à cheval. Ceux-ci particulièrement placides se laissent volontiers caresser par les passants.

En remontant la rue piétonne, les badauds sont très nombreux, les magasins vendent un peu de tout. Sur le trottoir se sont installés de petits vendeurs à quatre sous pour commercer : des bijoux, des chichis pour les cheveux, des antennes TV, etc... Un infirme est allongé au milieu du passage sur un linge pour récolter quelques oboles.

De l'autre côté de la place d'armes cette même rue, toujours animée, est plus classe. Les magasins sont chics et les vendeurs au milieu de la rue vendent des CD, accompagnés de danseurs et danseuses qui se tortillent au rythme de la musique!

De pas en pas, nous arrivons devant *la Moneda* ! Le palais présidentiel. Immense bâtiment rectangulaire blanc, précédé d'une place sans attrait particulier.

Un sympathique restaurant, *l'Oriente*, nous accueille sur la rue *O'Higgins* en remontant vers notre hôtel. Jacky et moi commençons ce premier soir par un pisco : c'est un régal, juste dosé à point !!!!! Cela nous rappelle le Pérou ! Mais ici, il n'est pas « free » comme souvent là-bas pour attirer le client !

Dimanche 18 novembre

Après un copieux petit déjeuner nous prenons la route pour Valparaiso. Le paysage change sans cesse : de la vigne, des arbres fruitiers, de la forêt, de la garrigue, etc...

Nous n'avons pas un plan suffisamment détaillé de **Valparaiso** et trouver la bonne colline pour nous rendre à notre hôtel est mission impossible. Tour, détour, sens interdit, sens unique, etc, nous revenons au point de départ ! Jean-Yves, futé, demande le chemin à des policiers stationnés sur une place. Il revient avec des explications plus ou moins claires. Un carrefour plus loin, alors que nous hésitons déjà, un coup de klaxon nous fait tourner la tête. Ce sont nos trois policiers qui, pris de pitié ou de remord, sont montés dans leur voiture et nous font signe de les suivre. Ils nous devancent ainsi jusqu'à la porte de notre hôtel *l'Ultramar*. L'établissement vient d'être rénové, tout y est clair, de bon goût et très propre.

Comme des grands, nous trouvons seuls « *la Sebastiana* » la maison de Pablo Neruda. Faite d'escaliers, de petites pièces, de recoins, elle est meublée d'œuvres de ses amis artistes, de ses coups de cœur autour du monde ou dénichés chez les antiquaires locaux. C'est une maison qui a un charme certain, qui a surtout, beaucoup d'âme !

Personne ne peut mieux décrire cette ville de Valparaiso que Pablo Néruda. Voici un extrait de son livre « j'avoue que j'ai vécu » :

Petits mondes de Valparaiso, abandonnés, sans raison et sans temps, comme des caisses laissées un jour au fond d'une cave et que personne n'a plus réclamées, caisses dont on ne sait pas d'où elles viennent et qui ne sortiront jamais de leur enceinte.....

Valparaiso parfois se secoue comme une baleine blessée. Il titube en suspens, il agonise, il meurt et ressuscite.

Ici, chaque habitant porte en lui un souvenir de tremblement de terre. C'est un pétale d'effroi qui vit collé au cœur de la ville. Chacun ici, est un héros avant de naître.....

...La poussière que les maisons avaient soulevée en s'écroulant se dissipe peu à peu. Et nous restons seuls avec nos morts et avec tous les morts, sans savoir pourquoi nous sommes vivants.

Les escaliers partent d'en bas et d'en haut et se tortillent en grimpaient. Ils s'effilent comme des cheveux, marquent une légère pause, se font verticaux. Ils ont le vertige. Ils se précipitent. S'allongent. Reculent. Ils n'en finissent jamais.

Combien d'escaliers ? Combien de marches ? Combien de pieds sur les marches ? Combien de siècles de pas, de descentes et de montées avec un livre, avec les tomates, avec le poisson, avec les bouteilles, avec le pain ? Combien de milliers d'heures, qui ont usé les marches et ont fini par en faire des canaux dans lesquels la pluie circule en jouant et en pleurant ?

Escaliers !

... Escaliers qui à mi-chemin ont donné naissance à un chardon aux fleurs de pourpre ! Escaliers qu'a montés le marin qui rentrait d'Asie et qui a trouvé chez lui un sourire nouveau ou une terrible absence ! Escaliers qu'à dévalés comme un météore noir un ivrogne qui tombait ! Escaliers par où le soleil grimpe pour apporter l'amour aux collines !

Si nous parcourons tous les escaliers de Valparaiso nous aurons fait le tour de monde.

....Toutes ces collines portent des noms profonds. Voyager à travers eux c'est entreprendre un voyage sans fin car l'exploration de Valparaiso ne s'achève ni sur la terre ni sur la toponymie.....

Je ne peux fréquenter autant d'endroits, Valparaiso a besoin d'un nouveau monstre marin, d'un octopode qui réussira à en faire le tour. Moi je profite de son immensité-de son immensité intime-mais je suis incapable de saisir en entier, à droite ses couleurs multiples, à gauche, sa germination, et de l'observer intégralement dans sa hauteur ou ses abîmes.

Je me contente de la suivre dans ses cloches, dans ses ondulations et dans ses noms.

Dans ses noms surtout, car ils possèdent racine et radicule, air et huile, histoire et action : ils ont du sang dans leurs syllabes.

Descente au bord de mer où là, nous prenons le funiculaire « *Artilleras* », le plus vieux de **Valparaiso**, qui en compte encore une quinzaine sur les soixante qui montaient à l'assaut des collines dans les années 1800.

De là-haut la vue sur cette baie, en demi-cercle parfait, est superbe ! A nos pieds le port avec ses centaines, sans doute des milliers de containers qui attendent de partir aux quatre coins du monde. Sur leurs flancs, des destinations qui ne trompent pas : Hambourg, Hong-Kong, Amsterdam, etc...En face, les collines et leurs maisons de couleur. Hélas, à leurs pieds sont venus se dresser des poteaux désireux de montrer leur supériorité : des immeubles modernes !!!!

A l'autre extrémité de la baie, la station moderne de **Viña del Mar**.

Le seul restaurant au sommet de cette colline est minable, mais, nous avons la vue sur la baie ! Les sandwichs sont délicieux et l'eau a goût de poisson ! On ne peut pas tout avoir !

A l'étage inférieur, une autre salle, le bistrot où sont venus, où viennent encore les marins de passage noyer leur solitude, trouver des confrères avec qui échanger leurs anecdotes de traversées, trouver sans doute aussi des femmes vers qui ils vont pouvoir déverser leur trop plein d'amour resté enfoui tout au long des jours « entre hommes ». Sur les murs chacun y a laissé un témoignage de son passage, les plus artistes ont dessiné leurs fantasmes, les autres se sont contentés d'écrire quelques lignes ou simplement d'y apposer leur signature.

Nous allons vers la cathédrale : fermée ! Un peu plus loin une église a un porche magnifiquement sculpté et sur sa droite une réplique de la grotte de Lourdes. Cette église est également fermée. L'association des seniors a installé son marché de Noël. Chaque boutique vend les produits confectionnés par leurs soins : des napperons brodés, des tableaux peints, des fleurs en tissu, etc.... Ils ont bien écrit « seniors » et non pas « jubilados » traduction espagnole de retraité chez nous. Je trouve ce nom de « jubilados » le plus beau de tous ceux que je connais. Un âge où les hommes et les femmes jubilent, ont du plaisir, savourent la vie. C'est un mot qui rien qu'à le prononcer, donne du soleil dans le quotidien. Retraité en France ? Cela n'a rien de chantant. Cela fait penser à retirer, à traiter (mal souvent), non ce mot n'évoque rien de joyeux. En Suisse A.V.S. c'est encore pire, cela donne envie de pleurer. Trois initiales auxquelles on peut attribuer tous les mots comme : A, pour ancien, arriéré, apeuré ? V, pour vieillard, vilain ? Et S, le plus méchant pour sénile ? Non le temps de l'après travail n'est rien de tout ça, c'est le moment où tout ce que la personne a dû mettre de côté dans ses désirs, faute de temps, va pouvoir enfin être sorti de son tiroir à secrets et être réalisé ! C'est le temps où hommes et femmes devraient enfin « jubiler » et porter allègrement ce nom de « jubilados ».

Un homme de la rue, son look : T-shirt et pantalon découpé en bermuda, noirs, tennis tout aussi noirs et peau tannée, montre bien sa situation, est assis sur un banc. Dans la noirceur de sa peau, son regard vif ressort. Il est fort, tonique, décidé et mange un sandwich d'un bel appétit. Je le trouve particulièrement sympathique et je lui propose de faire une photo. Pas de problème ! Il pose fier comme Artaban, appuyé sur son caddie qui contient tous les trésors.

Nous sommes invités à entrer sous une tente où nous pensons qu'il se déroule une kermesse. Ce n'est pas tout à fait ça. C'est l'église adventiste qui recrute des ouailles ! Nous avons déjà croisé un homme qui, sur un trottoir invitait les gens de passage à se joindre à lui pour des chants et des prières. Là, nous sommes accueillis par la poignée de main de chaque « responsable » et sur la scène en fond de salle, un homme prêche la parole de Dieu et des Evangiles.

Lorsque nous reprenons la voiture, des cris sortent d'une ouverture sur le trottoir. C'est un bar en sous-sol : *El Sotano*. Je dois descendre voir ce qui provoque ces hurlements de bonheur. Un écran géant sur lequel se déroule le match « Chili-Uruguay ». Je regarde ces spectateurs, 99,99 % d'hommes, les yeux rivés sur l'écran. Le Chili marque son second but ! C'est une explosion de cris, de rires, de mots, ils sautent, lèvent les bras. Un jeune se retourne, me voit et accourt me serrer dans ses bras pour me faire partager sa joie (décidément je vais me mettre à aimer le sport !).

Ce soir nous mangeons au *Casino social*, un petit établissement noté dans le Routard et qui se trouve au 1470 rue Condèle, au fond d'une impasse coupe-gorge ! L'endroit est particulier : les murs, comme la porte et les nappes sont couverts de signatures, d'écritures de toutes sortes. Nous y mettons la nôtre, évidemment !

Nous goûtons une spécialité : la « Chorrillana ». Ce sont des frites, des oignons, des œufs et des lamelles de bœuf poêlées. Le tout servi dans une même assiette.

Lundi 19 novembre

Petit-déjeuner sous la véranda, éclairée par un soleil déjà haut.

8h30 nous prenons la route vers le Nord.

Viña del Mar est une station en pleine expansion, les immeubles s'ajoutent les uns aux autres avec leurs terrasses « vue sur la mer ». Le chantier des futures constructions s'étire jusqu'à **Concon**. C'est une station coquette, propre, et qui doit grouiller de monde au moment des vacances. Rien ne manque du plus simple au plus luxueux.

A la sortie de la station, sur les rochers, se dorent des lions de mer, des pélicans et des cormorans. Pour nourrir toute cette populace qui va venir grossir la population de la région, il faut des fruits et des légumes ! Après **la Caleta**, les champs sont labourés, prêts à être ensemencés. D'autres se préparent à recevoir des plants d'eucalyptus.

La Panaméricaine étend son ruban rectiligne au milieu d'une terre desséchée d'où sortent des arbustes rabougris. C'est le terrain des chèvres, des chevaux et surtout des cactus !

Nous longeons les doigts de pieds de la cordillère des Andes.

La Serena, un phare construit comme un château pour nous accueillir à deux pas de notre hôtel. Nous sommes face à la mer, une charmante résidence en carré, mini piscine au milieu de la pelouse, au *Mar de Ensueño*. Les chambres sont impeccables, les meubles en bois au coloris châtaigne, les dessus de lit écossais bordeaux font plus penser à un lieu de montagne que de mer ! La ville a gardé un fort côté espagnol : les fenêtres, les portes, les balcons en fer forgé et bien sûr comme partout une place d'armes ! Le centre ville a un joli parcours piétonnier. Les églises sont nombreuses : Santo Domingo (fermée), San Francisco, San Augustin et la cathédrale.

Repas dans le centre commercial de *Recova*. Nous sommes les derniers clients d'un restaurant encore ouvert. Le centre ferme le soir. Nous mangeons bon et copieux. Nous apprécions les efforts de présentation de nos plats. Avant, je suis passée, dans le même centre, au petit restaurant *El Castillo Suizo*, remettre un cadeau, de la part d'un internaute Français avec qui j'ai échangé quelques mails, à la propriétaire dont je crois qu'il est un peu amoureux : Carmen. Il a fait sa connaissance au cours d'un voyage. Elle est séduisante et sympathique. Elle ouvre de grands yeux de surprise !

Mardi 20 novembre

Au réveil le ciel est en colère, gris, venteux.

Nous reprenons la Panaméricaine. Le paysage est sans relief.

Incahuasi est un village de mineurs, quelques maisons de bois et de tôles et, une église !

Partout le long de la route des mines !

A midi, nous sommes à **Villena**, ville moyenne, qui doit être le centre de vie dans cette région étendue, désertique, loin de tout.

Des cabanes en bois le long de la route prennent le nom de « Posada » et font office de relais restaurant, pour les routiers principalement. Nous buvons notre café dans l'une d'elles : *la Posada el desierto*. Quelques tables et un plat du jour servi par une mère (bonne Mama) et sa charmante fille.

Un long trait noir qui avance parallèle à la route ? C'est le train qui roule au milieu de ce terrain de caillasse, tirant environ 40 wagonnets de minerai.

Petit arrêt à **Puerto Viejo**. Des maisons en bois. Vides. 2-3 ouvriers font des travaux de réfection sur l'une d'elles. Au restaurant, fermé, un homme vient bavarder et nous entraîne voir une météorite tombée en bordure de mer au milieu de rochers. Tout ici respire le calme, le trop calme !!!!

A **Copiapo**, la gare est en réfection et le musée du train fermé. Nous nous contentons de voir, exposés devant la gare, les machines. Les locomotives, une grosse et une plus modeste qui servaient il y a quelques années à tirer les wagonnets. C'était le point de départ du premier chemin fer du continent sud-américain.

Nous passons la nuit à **Caldera** aux *Cabañas Portal del Inca*. Nous sommes dans des bungalows séparés, cela aurait été trop simple d'être dans le même !! La ville est des plus tranquille, une mignonne église en bois et un charmant port dont les bateaux rutilent sous les feux du soleil couchant.

Repas au *El Macho*. Grand réfectoire, personnel vélocé. Ce sont surtout des ouvriers (le quartier du port est en plein travaux). Renée et moi, sommes les deux seules femmes, en dehors des serveuses. Avons-nous pris des plats spéciaux ? La facture est beaucoup plus élevée que les prix indiqués sur le panneau extérieur !

Mercredi 21 novembre

Tout n'est que silence ! Il semble que la mer se soit endormie !

Arrêt au sanctuaire *Santa Gemita*. Il est situé au milieu de roches grises, vérolées, aux formes arrondies bizarres : *les granitos orbiculares*, de la rhyolite et du quartz. Ce sanctuaire est important, on y vient en pèlerinage. Des sanctuaires ou oratoires modestes, nous en voyons tout au long de la route. Ils sont là pour honorer la mémoire d'une personne qui a perdu la vie au cours d'un accident de voiture. Cette route si droite, si longue, sans difficultés particulières est un somnifère et les mirages au bout de regard, des pièges.

Petit détour par le parc **Pan de Azucar**. Il est annoncé plus d'une dizaine de cactus différents. Nous n'en voyons que deux sortes ! Et encore ! Je ne suis pas sûre que cet arbuste à fleurs jaunes fasse partie des cactées ! La piste est juste circulaire en fin de parcours. Il faut négocier les creux et les bosses. Jacky s'y entend avec patience. Le paysage prend de la couleur. Du sol blanc émergent des roches beige-rosée. Une vigogne nous dit bonjour et tout au bout de la piste, ce sont trois renards du désert - des Zorros - qui viennent quémander du pain ! Ils sont fins, leur fourrure épaisse, est grise, beige, noire. Ils ont des yeux vifs et leur longue queue velue leur donne beaucoup de grâce. La vue sur la baie avec les roches roses qui viennent mourir dans l'eau, la mer d'un bleu profond et les îlots semés au milieu, est splendide.

Magnifique hôtel *Park Calama* dans la ville du même nom. Repas du soir en ville dans un restaurant de la chaîne *Bavaria*. Repas correct, qualité-prix. Incroyable à près de 10h du soir, il y a toujours foule dans le centre ville. Certains magasins ferment seulement leurs portes. Il ne fait pas froid. Est-ce ce qui incite les gens à rester dehors ? Les coiffeurs peignent encore !

Jeudi 22 novembre

Somptueux petit-déjeuner !

Pas évident de faire des courses pour le pique-nique de midi ! Nous ne savons pas où se trouvent les supermarchés et nous n'avons aucune idée de l'endroit où les locaux font leurs achats alimentaires. Enfin nous trouvons ce qu'il faut : du fromage et du pâté en boyau de plastique ! Drôle d'emballage, drôle de présentation !

Chiu-Chiu est un village entièrement construit en adobe, comme son église, peinte en blanc et déclarée patrimoine de l'humanité par l'Unesco. Autour quelques tombes avec leur croix entourée de couronne de fleurs de papier. Les portes de l'église sont en bois de cactus. Elle est fermée ! Après maints renseignements, je réussis à trouver la personne qui a la clé. Hélas elle reste inflexible : pas d'ouverture en dehors des offices ! Sur la place, seulement une dizaine de touristes, avec nous. Le village est calme. Les enfants sont en classe. Les plus grands travaillent sur ordinateurs.

La mine de cuivre à ciel ouvert de **Chuquicamata** est la plus grande du monde ! Elle est propriété de l'état chilien, gérée par la société *Codelco* : 5 sièges au Chili. La mine n'est qu'un énorme trou gris en escaliers, tel un immense mastaba inversé. La mine connue au temps des Incas est réellement exploitée depuis 1912. Située à 2800m d'altitude elle mesure 4,5 km sur 3,5 km et atteint en ce moment plus de 1.000m de profondeur. Il est extrait 600.000 tonnes de minerai par an. 8000 ouvriers travaillent en permanence, 24h/24h. Les camions qui au fond de ce trou ne sont que des puces sont pourtant très impressionnants : 6,5 m de haut, 7 m de large et 12 m de long ! Ils transportent plus de 200 tonnes en une seule fois. Le moteur- Général Motor-16 cylindres, 2 temps, pèse 5.000kilos ! La citerne contient 1.892 litres. Les pneumatiques pèsent chacun 3.200 kilos et debout devant l'un de ces mastodontes nous atteignons tout juste le centre d'une roue.

Nous mangeons sur la place d'Armes, où une haute statue équestre veille sur une ville fantôme. Celle-ci a compté jusqu'à 15.000 habitants. Après 92ans d'existence, les habitants ont été relogés à **Calama** en 2004. Le site trop pollué était devenu une bombe à retardement pour la santé des habitants. Il reste encore 2000 personnes environ qui sont des ingénieurs ou mécaniciens indispensables pour des interventions rapides à la mine. L'église reste ouverte, stoïque, pour le sauvetage des âmes.

Repas de nouveau en ville de **Calama**. Toujours un monde fou dans le centre. C'est très plaisant de se promener ainsi à la tombée de la nuit. Le restaurant que Jacky avait repéré dans le guide ferme ses portes sous notre nez !!!!! Retour à la case départ. Nous finissons au *Veinticuatro*.

Vendredi 23 novembre

Encore 80km et nous serons dans ce désert d'**Atacama** que je me réjouis de découvrir. J'ai hâte. J'ai trouvé la route longue, si longue, pour arriver jusqu'ici.

Nous y pénétrons par la **vallée de la lune** et déjà le paysage prend des couleurs. Des tons beiges, roses, bordeaux. La route serpente au milieu d'un terrain dénudé ou au contraire au milieu de crevasses bordées de roches aux formes tourmentées. Nous arrivons à la guérite de l'entrée. Une jeune femme nous accueille avec le sourire. En échange du Voucher que Jacky lui remet, elle nous donne nos billets et un plan du site. En prime elle nous conseille la ballade pédestre que nous pouvons faire depuis là et nous précise les endroits où ce soir nous pourrions avoir une belle vue pour le coucher de soleil.

Pour nous imprégner de ce désert minéral, nous partons sans tarder pour la ballade. Nous sommes au fond d'un canyon bordé de falaises rouges. Les parois de pierres ont des formations surprenantes. Des perles, des stalactites, des écorces, de la glace, les comparaisons ne manquent pas pour évoquer tous ces aspects. Et toujours, cette couleur fraise écrasée qui se détache sur le sable blanc et un ciel profondément bleu !

Magnifique, j'oublie les jours, si longs sur la route, pour arriver ici !

Un pont sur une rivière qui dessine un ruban de verdure et nous entrons dans **San Pedro d'Atacama**. Installation à l'hôtel *Tulor*. Notre chambre donne sur un petit jardin près de la piscine et de la terrasse.

Il fait beau, il fait chaud. Je suis bien !

Nous faisons connaissance avec ce village. Une grande rue principale en terre, encadrée de maisons d'un étage en adobe bordeaux, parfois peintes en blanc. Le village est très calme en ce début d'après-midi.

Nous réservons à l'agence *Cosmos* notre journée de circuit pour les **geysers du Tatio**. Ce sera pour lundi.

En partant pour le coucher de soleil, nous faisons un détour pour voir près **d'Ayilo Coyo** l'ancien village de **Poblado de Tulor**. C'est l'un des plus anciens villages de la région, 800 ans environ avant JC, les Incas venaient y faire du commerce. C'est la région la plus au Sud où ils se sont rendus. Seul Jacky, vraiment passionné d'archéologie va s'y rendre. Il fait un vent à décorner les bœufs. Nous restons tous les trois à l'abri dans la voiture.

Dans la **Vallée de la lune**, les falaises, le théâtre, et autre formes commencent à se teinter de couleurs plus chaudes. Nous avançons sur la crête au milieu de ce paysage lunaire. Nous prenons place près de la dune, c'est l'endroit que nous avons choisi. Nous attendons le coucher du soleil. Et, nous attendons toujours dans ce vent extrêmement violent. Je me suis entouré le visage avec mon foulard pour ne pas avaler de sable. Sur le chemin étroit au sommet de cette arête, il faut être prudent. J'ai failli tomber, poussée par une rafale, alors que j'étais montée tout à l'heure sur un pic pour faire une photo du volcan *Licancabur*.

Le disque solaire rayonne de jaune. La lumière dessine des formes alanguies, des ombres mystérieuses, rend irréel ce décor minéral. Chaque grain de sable devient une pépite. Les crêtes s'enflamment.

La lune, en plein derrière mon dos, prend aussi des couleurs, me nargue. Ses mers, ses montagnes prennent du relief. Elle veut concurrencer son vis-à-vis le soleil. Et elle y arrive ! Mon regard se perd, s'affole. Mon cou se tourne, se retourne, jusqu'à me donner le tournis. Impossible de faire un choix : côté soleil ou côté lune ? Non vraiment, impossible ! Et le vent qui siffle dans mes oreilles finit par m'étourdir complètement.

Que c'est beau !! Ephémère, certes, cela n'en a que plus de valeur.

La lumière s'éteint petit à petit. Les formes s'endorment et disparaissent définitivement. Cette lumière, ces couleurs, ces formes, cette beauté de l'instant, je les ai enfoui au fond de mes yeux, sous les pores de ma peau, dans les battements de mon cœur. Enfoui comme un cadeau que l'on ne reçoit qu'une fois et qu'il faut faire durer.

Repas au *Casa de Piedra*. La côte de porc est cuite dans une graisse qui lui donne un goût bizarre. Elle est accompagnée de pommes à l'anglaise. L'endroit est agréable : une terrasse semi-couverte et un bon feu de bois au centre. Le serveur semble déplacé dans son emploi. Est-il là par hasard ce soir ?

Samedi 24 novembre

Quel délice de mettre le nez dehors, de sentir la végétation qui craque sous le soleil et de prendre le petit déjeuner en T-shirt au bord de la piscine !

Direction les **Salars d'Atacama** et les lagunes **Miscanti et Miñique**.

En pleine pampa un grand troupeau de lamas. Vite descendre de voiture. Avancer prudemment dans les herbes sèches. S'arrêter à distance raisonnable pour ne pas effrayer les bêtes. Elles ont levé la tête, hument, écoutent, restent figées dans l'attente. Moi aussi, je photographie sans bouger en premier, puis comme sur des œufs j'avance à pas mesurés. Je veux leur donner confiance. Cela fonctionne jusqu'à une distance de quelques mètres et là les mères qui s'étaient rapprochées de leurs petits se détournent et partent dans la direction opposée. Ces lamas sont très laineux, blancs, beiges ou noirs. Leur regard est doux.

Toconao : un village sans âme qui vive. Nous n'apercevons qu'une dame âgée avec son tablier et son chapeau de paille. Le clocher et l'église sont face à face. L'un comme l'autre sont fermés. A la sortie du village, au milieu d'un terrain de sable et de poussière, le cimetière est coloré par les couronnes de fleurs artificielles déposées sur les croix des tombes. Comme à **Chiu-Chiu**. Celui-ci, beaucoup plus grand, ressemble à un parc floral.

Surprise aux **Salars d'Atacama** ! Je pensais voir une grande étendue blanche lisse et brillante sous le soleil. Il n'en est rien, ce sont des blocs de sel aggloméré, blancs tout de même. Très peu de flamants sur les lagunes. Deux espèces sur les trois présentes ici sont parties migrer sous des cieux qui leur conviennent mieux ! La chaleur fait naître une brume qui couvre les lagunes, rend la montagne en arrière plan diaphane. Le paysage est délicuescent.

De chaque côté de la route le paysage s'embellit à chaque kilomètre. La montagne à des couleurs beige, rose clair à rouge. Devant, le sol est couvert de touffes d'herbe d'un jaune « paille » pratiquement doré et de quelques touffes d'herbe rouge ou verte. Le ciel d'un bleu lumineux couronne ce tableau.

Les **lagunes Miscanti et Miñique** arrivent comme une cerise sur le gâteau de cet environnement enchanteur ! Un lac d'eau salée turquoise foncé, dominé par le volcan **Miscanti** 5622 m et toujours devant un parterre de touffes dorées les « paja brava jaune ». Le soleil brille, le vent souffle très fort. Nous sommes à 4300m d'altitude et bonne surprise, mis à part un peu de flottement je supporte bien cette altitude. Je peux apprécier sans entrave cet extraordinaire paysage.

Tout aussi belle la lagune **Miñique**, surmontée, elle, du volcan **Miñique** 5910 m, s'ouvre sur une vallée, un croisement de montagnes. Au bord de cette lagune sont venues boire des vigognes. Les canards nichent dans les touffes d'herbe en bordure de l'eau. Nous avons interdiction, pour cette raison, de nous en approcher. Il y a de l'effervescence dans l'air. Le renard, le fameux Zorro, rôde ! Vigognes et canards se donnent pattes et plumes pour se défendre contre ce prédateur qui n'attend qu'un moment d'inattention pour croquer les œufs à pleine dents.

Socaire : deux églises, fermées elles aussi. Les toits sont en chaume avec au sommet d'un des clochers une très petite croix couverte de fleurs en papier. Devant cette église les cultures en terrasses sont restées fidèles à ce qu'elles étaient au temps des Incas.

Un gaucho rentre son troupeau composé de chèvres, de moutons et de lamas. Pas fou ! Il nous a vu prendre des photos et sur son cheval, accompagné de son chien, il arrive au galop pour demander quelques pesos !

Repas au *Los Caise*. Un restaurant qui vient de changer d'enseigne. Il est tenu par un jeune couple. Quatre tables, pas d'alcool, une bibliothèque, un canapé, l'endroit est convivial. Nous sommes seuls. La clientèle est à faire.

Bon rapport qualité, quantité et prix !

Dimanche 25 novembre

Grasse matinée et un peu d'échange par internet avec les amis.

Je me suis confortablement installée sur la terrasse devant la chambre. J'en fais bisquer certains qui m'envient d'être là et je les comprends.

Profiter dès le réveil du soleil sur la terrasse me fait un bien fou !

La nuit a été courte. Hier soir c'était disco en plein air au village et la musique a meublé la nuit jusqu'à près de 3h du matin. Entre 23 et 24h, c'est un feu d'artifice qui m'a fait sortir. Je n'en ai apprécié que les sommets des bouquets multicolores depuis ma terrasse.

Nous changeons d'hôtel. Quelle drôle d'idée ! Nous étions si bien ici ! Mais nous, on fait comme on nous dit. Suivant les Vouchers que l'agence nous a remis, en clients très obéissants !

Nous arrivons donc au *Kimal*, 100m plus loin. Très bel endroit également. Le toit des chambres en partie ouvert sur le ciel et les murs en briques d'adobe, c'est plein de charme et je craque. L'endroit me plaît beaucoup.

Le musée *Paige* est riche de tous les trésors qu'a déniché le Père Paige, ce Belge amoureux d'archéologie. Arrivé ici en 1955, il s'est immédiatement passionné pour l'histoire, la culture d'Atacama et des Atacameños. Pendant des années il n'a eu de cesse de gratter, chercher et trouver. Oui, il a trouvé des pièces magnifiques. 380.000 sont entreposées ici. A travers les salles du musée, nous suivons l'évolution de la période Atacaméenne à la période hispanique, en passant par celle des Incas. Des poteries aux bijoux en or, ainsi que des tablettes qui servaient aux chamans à fumer les herbes hallucinogènes. Une seule déception : la momie n'est pas là « elle est en lieu de conservation, pas d'exposition » répond la caissière à ma demande. Je me contenterai donc des cartes postales !

La messe est finie et l'église est ouverte. Dans le chœur de nombreux saints, tous habillés de vêtements en étoffe.

L'après-midi nous allons faire une marche le long de la **rivière San Pedro**, jusqu'au **Pukara de Quito**. Nous n'irons pas visiter cette ancienne bourgade du 12^{ème} siècle et envahie par les espagnols en 1540 qui firent exécuter les chefs Caciques et les habitants. Une belle arche avec un visage sculpté dans le grès, ouvre sur un canyon. Sur la place devant l'entrée figure une stèle avec un Très beau poème :

Volcan

Hoy te vine a saludar. Como esta?

Me decían que eres tarea difícil de vencer y esto es verdad. Llegué aquí con mis 66 años a cuestras, màquina fotografica y bàculo.....! jadeando! Al ritmo galopante de los latidos de mi corazon.

Me siento en tu regazo a contemplar el valle. Toco tu piel y palpo tu color en mi mano. Gracias por esta reconfortante acogida!

Ya, mas tranquilo, aguzo mis sentidos.

INTI lo engalana todo con su manto protector y la imagen bondadosa de la pachamama, asi protegida, nos sourie a la distancia.

Lo que mis ojo ven es soberbio. Moviendo lentamente el dial puedo escoger entre lagunas verde esmeralda, blanco invierno y un arco iris de colores en los faldeos vecinales. El firmamento azul celeste tiene una dimension desconocida, apasionante y atractiva. En el halito del viento escucho melodías celestiales y a mis narices llegan, del valle, las fragancias de aromos.

Cinamomos, retamos y alfalfas.

Las piedras de tu suelo tienen color y sabor a chocolate y la soledad que ciñe tu entorno es un lujo que no podemos darnos allà abajo.

Antaño tus rugidos cubrian la meseta de Atacama. Ahora duermes con un ojo de diamante abierto y cristalino que observa a cuantos llegan a visitarte.

Guardas en tus entrañas la historia de los chasqui incas y pastores atacameños que pasan, trotan y corren en pos de un cruel destino, el olvido, como los granos de arena que van a la nada, empujados por el viento.

Volcan, te contaré que hoy cumpli uno de mis mayores anhelos: conversar contigo.

Punto nos volveremos a reunir porque, volando como el còndor, me posaré en tus rocas para cobijarme en tus silencios.

Hasta entonces.....

Volcan,

Aujourd'hui je suis venu te saluer. Comment vas-tu ?

On me dit que tu étais difficile à vaincre et ça c'est vrai !

Je suis arrivé ici avec mes 66 ans sur le dos et mon appareil photo au rythme galopant des battements de mon cœur.

Je m'assois et contemple la vallée, je touche ta peau et je sens ta chaleur dans ma main. Merci pour cet accueil reconfortant. Me voilà déjà réconcilié avec mes sentiments.

Inti protège tout sous son manteau protecteur et l'image généreuse de la Pachamama nous protège et nous sourit au loin.

Ce que mes yeux voient est superbe. En bougeant lentement je peux choisir entre les lagunes vert émeraude, le blanc de l'hiver et l'arc-en-ciel dans les vallées environnantes. Le firmament bleu ciel a une dimension inconnue, passionnante et attractive. Dans le souffle du vent j'écoute des mélodies célestes et à mes narines arrivent de la vallée, les fragrances des arômes de cinamomos, retamos et d'herbe.

Les pierres de ton sol ont la couleur et la saveur du chocolat. La solitude de ton environnement est un luxe qu'il nous est difficile de posséder ici-bas.

Entend les bruits qui recouvrent le désert d'Atacama ! Maintenant tu dors avec un œil de diamant ouvert, dont le cristallin observe tous ceux qui viennent te visiter.

Tu gardes dans tes entrailles l'histoire des chefs Incas et des bergers Atacaméños qui passent, trottent et courent vers un cruel destin, l'oubli, comme les grains de sable soufflés par le vent.

Volcan, je te raconterai qu'aujourd'hui j'ai accompli l'un de mes plus grands souhaits : parler avec toi.

Bientôt nous allons nous réunir parce que volant comme un condor, je me poserai dans tes rochers pour me cacher dans tes silences.

A bientôt.

Une famille profite de l'eau de la rivière et pique-nique.

Ce soir repas à *la Cave*. Un restaurant tenu par un Français de Toulouse. Déception, nous entrons pour un civet de lama et période de reproduction oblige, pas de lama en boucherie à cette saison. Ce civet va se transformer en filet de bœuf sauce atacaméenne avec chanas, un légume local. Un délice !!! Alors pas de regrets.

Lundi 26 novembre

Réveil 3h30 !!!! Si, si... rapide café dans l'entrée de l'hôtel. Je trouve très sympathique de la part du réceptionniste d'avoir pensé qu'une boisson chaude avant de partir de si bon matin nous ferait plaisir. Nos quatre petits-déjeuners – box-lunch - nous attendent également.

4h, Yvan est là. En route pour les **Geysers du Tatio**.

Il fait nuit noire, les minibus et les 4x4 se suivent. Rapidement la route se transforme en piste et des nuages de poussière se soulèvent dans les phares. Yvan s'arrête au bord de la piste. Il laisse tous les véhicules passer. Il éteint les phares. Lorsque qu'il fait complètement noir, il pointe son doigt, devant, vers la droite, nous indique un point très brillant : Vénus !

La lune ronde et blanche nous accompagne aussi. Nous allons suivre cette étoile qui va gentiment se noyer dans la ligne de feu d'une renaissance de matin. Cela commence par la crête des montagnes qui se distingue enfin. Puis une main habile vient souligner cette crête d'un coup de feutre orange. Cette couleur va petit à petit déteindre en montant vers le ciel jusqu'à devenir jaune pâle et nous devenons, tout devient ombres chinoises.

A peine de fumée lorsque nous arrivons au **Tatio**. Nous sommes à 4300m d'altitude.

Il fait -9° !!!

Dans la salle hors-sacs, un petit déjeuner et une boisson chaude nous sont servis par Yvan. Emmitoufflés jusqu'aux yeux, nous prenons la direction du plateau où les geysers vont donner leur spectacle. Le soleil colore la montagne et les fumées de vapeur montent en même temps que lui. Comme pour un concours, une rivalité. Il faut être prudent, une bouche qui n'émet que de minuscules bouillons peut brusquement lancer un jet d'eau bouillante à plus de 30m. Nous sommes au milieu d'une marmite à vapeur. Le soleil à travers ces colonnes blanchâtres, ces voiles opalescents donne des images irréelles. Certaines bouches crachent du soufre, s'entourent de couleurs, brune, rouille, verte, jaune. L'odeur de soufre n'est pas omniprésente comme en Islande. Non. Ici cette odeur est discrète. Les geysers se découpent sur un ciel bleu et se distinguent merveilleusement bien. Ils crachent très haut et les uns après les autres ou plusieurs en même temps. Lorsque le soleil est tout à fait levé, la température monte et les geysers s'endorment. Il faudra attendre demain matin pour revoir leur prestation.

Une petite piscine d'eau chaude de ces geysers attend les touristes courageux.

Je suis de ceux-là ! Jean-Yves a décidé de m'accompagner.

Contre le mur de clôture, j'enlève : les gants, le bonnet, l'écharpe, le coupe-vent, la polaire, les chaussures, les chaussettes, le pantalon, les collants, le pull, le sous-pull, change de soutien-gorge... Alouette ! Et vêtue de mon seul bikini je plonge dans une eau moyennement chaude. Je comprends pourquoi les baigneurs sont tous regroupés au même endroit. C'est le seul agréable, juste à la sortie de la source. Plus loin, l'eau a déjà perdu plusieurs degrés. Nous sommes noyés dans les vapeurs provoquées par la différence de température entre l'eau et l'air ! Un soleil blanchâtre perce au travers.

Toute la journée Yvan va nous conduire parmi un dédale de pistes, dans les contreforts de la cordillère des Andes. Au fil des kilomètres le paysage, sans cesse différent, sera toujours très beau. Nous longeons, au départ, la chaîne de volcans aux cônes arrondis, certains coiffés d'un chapeau blanchâtre de soufre. Des canyons profonds abritant au fond de leurs entrailles des rivières dessinant des rubans de verdure dans lesquels les lamas se désaltèrent. Des roches rouges, des collines verdoyantes, des vigognes élégantes, des zones désertiques de caillasse. Des déserts où ne poussent que de maigres cactus. Nous parcourons les villages de **Caspaña** et de **Machuca**. **Caspaña**, écrin de verdure avec ses cultures en terrasse, ses herbes de pampa - Cola de Zorro - en bouquet, sa rivière qu'enjambe un pont charmant, son église (fermée). Mais personne dans les rues. Du linge qui sèche sur un fil. Pas le moindre frisson d'âme qui vive. Une seule silhouette, celle d'une vieille femme, en jupe et tablier, sa natte dans le dos sous un chapeau rond en feutre. Elle

porte un fagot de bois sur son dos et se perd au fond d'une ruelle. L'église San Lucas et son cimetière fleuri sont classés au patrimoine de l'humanité.

Nous passons une douane, juste avant des mines de soufre. Un contrôle plus exactement. La région est désertique jusqu'à ce que nous arrivions le long du rio **Machuca**. Les cormorans sont au bord, tandis que des canards noirs : des Tagua Cornuda, en couple, surveillent leur progéniture. Le volcan **Machuca** est habillé de blanc et jaune, du soufre, en son sommet. A l'arrivée au village de **Machuca**, toujours, 3600m d'altitude, nous dominons l'église dans son enclos à l'extérieur du village et tout aussi éloigné un grand cimetière, comme ceux que nous avons déjà vu, très fleuri de fleurs artificielles. Le village est construit de chaque côté d'une large avenue en terre. Les maisons sont en pierres, les toits souvent en chaume, chaque maison est surmontée d'une petite croix recouverte de fleurs en papier. Le village se chauffe à l'aide de panneaux solaire. Derrière les maisons un four à pain doit servir à tout le village. Mais où sont les habitants ? Un jouet, le camion plastique d'un enfant, est resté devant une maison, sur la rue, mais pas d'enfant dans les alentours, pas d'adultes non plus ! Incroyable !! Nous apercevons, en faisant le tour du village, deux femmes, en jupons et chapeaux de feutre qui font leur lessive au fond d'une ruelle. L'église dans son enclos, comme partout, est fermée. Nous pique-niquons à l'abri du vent, sous l'abribus ! Sous nos yeux de beaux oiseaux blancs et noirs planent majestueusement avant de se poser dans l'espoir de becqueter quelques miettes de notre repas. Ce sont des Capiotas Andins.

Yvan nous dépose au *Kimal* à 16h30. Il a été un bon chauffeur et un guide très agréable et compétent. J'ai passé une excellente journée et il me semble que c'est l'avis de tous !

Repas de nouveau à *La Cave*. Ce soir le restaurant est plus calme, moins de clients et pas de musiciens.

Mardi 27 novembre

9h30, nous repartons pour trois jours de route longue....longue ! A moins d'un miracle ?

Face à nous un volcan se réveille et fume allègrement.

Nous faisons un arrêt « change » à **Calama**. Cette ville reste sympathique, le centre est toujours animé et l'ensemble de la population est d'un certain standing.

La route est toujours aussi monotone. Les tas de terre, de poussière, de caillasse qui viennent rompre cette platitude ne sont pas le travail de taupes géantes, non ce sont des mines, toujours des mines, encore des mines et leur terribles.

Bel entracte sur cette longue route. Pendant notre pique-nique dans le jardin public de **Sierra Gorda**, nous avons la visite d'enfants et adolescents, en pause scolaire. Malgré la barrière de la langue nous arrivons à nous comprendre. Nous faisons des photos et proms, adresses en mains, nous les enverrons.

Le village fantôme et les anciennes mines de salpêtre, désaffectées, de **Chacabuco**, sont fermés, contrairement à ce qu'indiquent nos guides. Nous jetons un « œil » par les trous que la rouille a fabriqués dans les tôles qui ferment le site ! Construite entre 1922 et 1924, 1700 ouvriers y travaillaient et la ville a eu une population de 7000 habitants. La production annuelle de salpêtre était de 180.000 tonnes. La mine a fermé ses portes en 1940 et a été déclarée monument historique en 1971. Dans toutes les mines de salpêtre, les revendications syndicales ont été très fortes et Pablo Neruda a souvent pris la défense des ouvriers.

Nous passons le tropique du capricorne un peu avant **Antofagasta**.

Je suis agréablement surprise par cette ville d'**Antofagasta**. Un correspondant internaute, habitant ici, sans la critiquer, n'en avait pas fait éloge. C'est vrai les bords du port ne sont pas encore au top,

mais cela change. A l'extrémité un grand centre commercial, très moderne vient de voir le jour et tout autour une belle promenade fleurie égaye les terrasses de café qui donnent sur la mer. De là, nous avons une belle vue sur l'océan et sur la ville qui s'en va à l'assaut des collines. Face à la blanche cathédrale, la place Colon est conviviale avec ses bancs, ses massifs de fleurs et ses arbres dans lesquels s'installent pour la nuit des dizaines d'oiseaux. Au centre, la tour *Torre del Reloj* est une réplique de celle de *Westminster*. Son tintement est celui de Big Ben. Elle est là depuis 1911.

Dans le centre ville une manifestation avec chant et musique pour que cesse les violences contre les femmes. « **Basta de violencia contra la mujer** ».

Dans le centre piétonnier, autour d'un autel dédié à Notre-Dame de Lourdes, les fidèles prient et les enfants chantent.

Repas au *Pollo spiedo*. Genre cantine, charmante serveuse : Sylvia. Le plat, du poulet bien sûr, est servi dans des corbeilles en osier. L'idée est originale. Tout est délicieux.

21h30, toujours du monde dans les rues. Les grands magasins ferment et jettent leurs cartons sur le trottoir. « les Cartonneros » ces gens de la rue vont venir les ramasser, les casser, les plier et vont les vendre. C'est un travail qui fait vivre, jeunes et vieux, dans la plupart des pays d'Amérique du Sud.

Nous sommes à l'hôtel *Diego de Almagro*. Son esprit est espagnol : fer forgé aux fenêtres intérieures, boiserie foncé, meubles de style. Il sent bon l'encaustique.

Mercredi 28 novembre

Oh quelle nuit !!!!!

Impossible de fermer l'œil !

Il y a eu le travail des cartonneros. Ils ont été remplacés par les noctambules qui sont restés bavarder longtemps dans le carrefour. Leurs voix étaient amplifiées par le vide des rues. Puis, les voitures de police avec leur sirènes stridentes ont roulé à vive allure à la recherche de je ne sais quel malfaiteur ! C'est plus qu'il ne m'en faut pour me tenir éveillée. 2h30 je suis debout et je regarde par la fenêtre. Les bavards se congratulent et se séparent, ouf ! La police s'est arrêtée au bout de la rue momentanément. Elle va encore repasser plusieurs fois, toujours avec cette sirène épouvantable ! Comment font les habitants pour avoir des nuits sereines ? 4h30, un silence s'abat sur la ville, si surprenant, que je reste l'esprit en attente et que je n'arrive plus à m'endormir. Un comble !

Curieuse sculpture ! En plein désert, se dresse une immense main de béton : « El mano del desierto »

Au bout d'une route qui monte, monte... Nous arrivons à l'observatoire **ESO** du **Cerro Paranal**. Il est géré par l'**European Southern Observatory**. Nous avons beau invoqué que nous sommes français, que nous contribuons au financement de cet ensemble de recherches, rien à faire ce n'est pas le jour de visites et nous nous contenterons d'apercevoir les bâtiments de loin ! De très loin ! Je ne sais pas combien de temps restent les employés sur ce site ? L'endroit est complètement désertique, éloigné de tout !

Repas de midi au village de pêcheurs de **Paposo**. Dans un bazar de 4m2 nous trouvons 2 tomates et 2 avocats. Un bateau de pêche rentre au port, les hommes remontent au village en tenant à bout de bras les poissons pris à l'hameçon pendant la matinée.

A l'autre bout du village l'ancienne frontière entre la **Bolivie** et le **Chili**. Toute la partie supérieure a été acquise par le **Chili** –y compris les mines de **Chuquicamata** - au cours des affrontements de

1879. Depuis la **Bolivie** n'a plus d'accès à la mer ce qui provoque souvent de petits affrontements entre les deux pays.

De nouveau une mine de cuivre importante. C'est la seconde après **Chuquicamata**.

Arrêt au village de **Taltal**. Jolie place, beaucoup de maisons en bois. Malheureusement l'église a brûlé. Le théâtre du 16^{ème} siècle avec sa façade jaune et blanche est bien entretenu mais ne comprend pas de décorations particulières.

A **Caldera** nous retrouvons nos *Cabañas Portal del Inca*.

Jeudi 29 novembre

Temps couvert. Tout est recouvert par la "camanchaca" cette brume maritime qui rend le paysage diaphane certains matins, le long de la côte.

Nous pique-niquons sous un abribus pour nous protéger du vent. Deux collégiens font du stop.

Apparemment ce n'est pas facile !

Détour par la vallée **d'Elqui**. Jean-Yves à mesuré la distance sur la carte, cela ne va pas nous faire faire un grand détour et nous n'avons eu que de bons échos de cette région.

Enfin de la verdure !!!! Les ouvriers mettent les patates dans des sacs en plastique rouges. Il y a des champs de culture, des arbres fruitiers, de la vigne – pour faire le fameux pisco.

Un barrage forme un grand lac d'eau verte qui vague sous la force du vent. Au bord de la place d'armes de **Vicuña** une tour, importée par un certain Bauer et une église en bois dont le plafond peint est superbe. Achat de pisco incontournable. Et nous prenons au plus court par **Hurdado** pour rejoindre **Ovalle**. Le goudron nous abandonne rapidement pour faire place à une piste qui se faufile à travers la montagne. Nous espérons être sur la bonne route ! Nous avons fait près de 10km lorsque nous croisons notre première voiture et oui, nous sommes sur le bon chemin. Il faudrait un 4x4 tant la piste est bosselée. Jacky ne peut pas rouler à plus de 30km/h ! Le paysage est magnifique et nous, qui nous laissons conduire, n'avons qu'à admirer les cactus « les cardones », également les cultures, la vigne dans les vallées et des vaches et des moutons. Un peu de population dans le village **d'Hurdado**. Chacun vaque à ces derniers travaux du jour. Le soleil commence à darder ses rayons du soir pour enflammer les crêtes!

Il n'est pas loin de 22h lorsque nous arrivons sur la lace d'Armes à **Ovalle**. Pour compliquer les choses *l'hôtel Turismo* où nos chambres sont réservées est en plein chantier. Il n'y a plus d'enseigne ! Nous sommes du mauvais côté de la quadra. Toutes les rues sont en sens unique comme pratiquement dans tous les pays d'Amérique du sud. Il faut refaire le grand tour pour stationner devant la porte.

- Pouvons-nous encore trouver un restaurant ?
- Malgré mon espagnol incertain, je me suis fait comprendre, enfin il me semble !

Pour comprendre la réponse, je suis des yeux les gestes que la réceptionniste me fait et j'entends le mot social !

Je pars à la recherche de cet endroit. Aucune enseigne. La rue est de plus en plus sombre. Sur le côté droit d'une grande porte, je lis *club social*, Social ?? Je rentre sur la pointe des pieds. Cela ressemble plus à une salle de théâtre ou de réunion. Je pousse la seconde porte et j'arrive dans une grande salle, un peu théâtrale, où sont dressées plusieurs tables nappées de blanc. Personne ! J'avance encore, je franchis une arcade et j'arrive devant un bar où deux serveuses papotent. Incrédule je demande s'il est possible de manger ? Si, si et elles me tendent les menus. Je leur explique que nous sommes quatre et que nous allons revenir dans 15 minutes ! No problemo ! Lorsque je me retourne deux serveurs, en tenue blanche et noire, sont déjà là à mon service ! Drôle d'endroit !

Nous sommes les seuls clients. Nous mangeons des pavés de bœuf d'au moins 400gr, tendres et cuits selon les désirs de chacun.

Vendredi 30 novembre

Déjà de l'animation sur la place d'Armes. Il n'est pourtant pas 9h !

Une longue queue de personnes patiente devant la banque. C'est jour de paie ! Cela nous rappelle **le Lesotho** !

Jolis paysages de vignes et de montagne dans la vallée de **l'Encanto** avant d'arriver au site des pétroglyphes. Ce site était habité il y a environ 4000 ans. Quelques dessins gravés dans la pierre et des trous comme des cuvettes, sur des rochers lisses et ronds, qui servaient à piler les céréales. L'endroit avec ces grosses pierres, son ruisseau, un filet d'eau recouvert de joncs, de plantes rouges minuscules et entre les blocs de roche, des cactus « copaos » dont certains sont attaqués par du gui le *tristerix aphyllus* et qui commencent à fleurir, est bien agréable. Tout comme l'ambiance qui y règne avec le car de collégiens venus découvrir le site et qui pensent surtout à profiter de cette récréation.

Nous aimerions nous approcher de la mer pour notre pique-nique. Nous la voyons. Elle semble près. Hélas elle recule au fur et à mesure que nous avançons. Les dunes de sable blanc cassé, sont trompeuses. L'endroit est désertique. Une haie de cactus cierges sépare deux terrains aussi sec l'un que l'autre. Sur un muret, aussi des cactus avec de belles fleurs blanches qui commencent à s'ouvrir. Ces cactus prennent toutes les formes. Ils ont parfois de un à plusieurs bras. Se font bouquet. Rampent sur le sol en ondulant. Se faufilent au milieu des cailloux. Ils ne manquent pas de piquants !!!! Je réussis malgré mes précautions à en avoir plein les pieds !

Nous arrivons vers 18h15 au *Principado de Asturias* à **Santiago**.

L'animation est démente dans le quartier de **Bellavista**. Les terrasses sont bondées et les bouteilles d'1l de bière s'accumulent sur les tables, même des jeunes filles ! Pas étonnant qu'elles aient très tôt des poignées d'amour !!!

Nous mangeons au *Venezian*. Un établissement sans prétention qui sert une cuisine copieuse et délicieuse. Exactement ce qu'il nous faut !

Samedi 1^{er} décembre

Ce matin, **Santiago** est encore endormi.

Nous rendons notre voiture chez Alamo après avoir parcouru en sa compagnie 4 402 km, autant de kilomètres de bons et loyaux services et pratiquement méconnaissable tant elle a été recouverte de poussière dans la **québrada d'Hurdado**.

La charmante hôtesse du check-in a séduit nos hommes. Cela va nous permettre d'être indulgents sur ses erreurs. Elle est stagiaire, l'aide d'une personne plus qualifiée ne suffit pas, il faut que la cheffe vienne à son secours pour démêler le sac de nœuds. Résultat : nous nous retrouvons sur trois rangs différents et toujours sans hublots.

Nous embarquons à bord d'un A320. Il nous est servi un excellent petit-déjeuner.

Nous retrouvons l'agence Alamo à l'aéroport de **Puerto Montt**. Cette fois c'est une « Yaris », celle-ci n'a rien à voir avec les modèles que nous connaissons chez nous. Trois sacs rentrent dans le coffre, la valise de Renée sera entre les deux passagers sur le siège arrière.

Une impression de déjà vu me surprend dès que nous prenons la route. Je me crois revenue dans ma Bretagne natale. Des marguerites sur les bas-côtés de la route, que les amoureux effeuilleront pour mesurer la température de leur amour. Des genêts et des ajoncs couverts de fleurs jaunes et qui mettent du soleil dans le paysage quand celui-ci est absent. Des prairies vallonnées. Seuls les lupins sont à l'état sauvage alors qu'ils ne se trouvent chez nous que dans les jardins. Et dans les haies, pas de chênes ! D'autres espèces dont un arbre fin de 3-4 mètres de haut, avec des fleurs rouges : le notro, cette fleur rouge est l'emblème de la Patagonie argentine.

Puerto Montt n'a rien de transcendante. Son église en bois brun avec un clocher en cuivre est : fermée ! Tout près un grand centre commercial grouille de monde. Nous mangeons dans un restaurant populaire. Les clients mangent parfois, boivent surtout. Ils boivent de la bière par litre et plusieurs à se suivre. A quelques tables de nous, pour certains l'habitude ne suffit pas, on sent à travers les mots et les expressions du visage, que le corps à sa dose d'alcool. Nous mangeons des empanadas. Ce sont des chaussons à la viande au poisson ou au fromage. Une spécialité que l'on trouve dans tous les pays d'Amérique du Sud. Ils sont délicieux et le prix est généralement très correct.

C'est le week-end du téléthon. Sur une estrade, un groupe de danseurs et danseuses, exécutent un ballet.

A **Puerto Varas**, notre hôtel, le *Licarayen* est face au **lac Llanquihue**. Derrière celui-ci, se dressent les volcans : Osorno et Calbuco. L'hôtel est très confortable. Un salon donne, par une baie en demi-cercle, sur le lac, une cheminée réchauffe les jours froids et humides. Les chambres sont grandes, les salles de bain confortables. Toutes ont la vue sur le lac et nos deux chambres sont contigües.

La légende de Licarayen :

Licarayen était la plus belle demoiselle de la tribu indigène qui vivait dans la région du lac Llanquihue.

La légende raconte que pour vaincre Pillan, un génie maléfique qui détestait le travail et la vertu, cette tribu indigène a sacrifié la princesse en lui arrachant son cœur et ils l'ont déposé au sommet de la colline Pichi-Juan et recouvert d'une branche de canelo.

C'est alors qu'un condor est descendu du ciel, a mangé le cœur et pris avec lui la branche sacrée qu'il a déposé au sommet du cratère du volcan Osorno. A ce moment là, il a commencé à neiger abondamment pendant des années. La neige fondue a engendré des torrents, rempli les profondes dépressions et formé les lacs : llanquihue, Tous les Saints et Chapo.

Le temps reste gris. Ici aussi, animation dans la ville pour le téléthon. Déjà sur la plage devant nous, un groupe de jeunes, joue du tambour, et fort bien ! Sous un immense hangar, un podium est dressé et les groupes de chanteurs se succèdent. Sur le côté un salon de coiffure est installé. Tout un groupe de motards avec pour plusieurs des casques allemands (cela rappelle de mauvais souvenirs, même si moi à l'âge de la guerre 39-45 j'étais à peine née) s'apprête à partir avec la mascotte, rouge et blanche du téléthon, assise à l'arrière d'une des motos. Au bout de ce hangar, des vendeurs de pralines et autres sucreries.

En fin d'après-midi, dans le jardin public, les pompiers font une démonstration. Les gens vont et viennent, applaudissent les prestations. C'est une ambiance agréable, même si les oreilles enregistrent des montagnes de décibels. C'est la mode partout. A croire que la qualité du spectacle dépend du bruit que les enceintes distribuent !

L'église « Del Corazon del Jésus » blanche et rouge s'élève au sommet d'une colline. Son intérieur est blanc et bleu. C'est l'heure de la messe. Au pied de la colline un bel espace engazonné donne sur un sanctuaire représentant la grotte de Notre-Dame de Lourdes. Devant, les fidèles se recueillent.

Repas dans un restaurant de style bavarois le *Rest Real* (décidément, la région à des affinités avec l'Allemagne.) La serveuse n'est pas souriante. Les quantités dans les assiettes ne sont pas en rapport avec le prix. Surtout en ce qui concerne ma soupe à l'oignon qui a plus d'oignons que de fromage, c'est sûr !

Dimanche 2 décembre

Aujourd'hui, c'est l'anniversaire de ma fille. J'espère qu'elle a reçu mon mail et la photo de la vallée de la lune que je lui ai envoyée en cadeau ! Photo de la lune, blanche et ronde, posée sur un pic rocheux.

Le soleil brille. Il est déjà haut à 7h du matin.

Avec Jean-Yves nous essayons de faire une photo du volcan **Osorno** à travers la vitre de l'hôtel. Nos petits appareils numériques, des Lumix de Panasonic, de bonne qualité pourtant ont du mal à saisir les détails du volcan et du lac devant. Le sien plus récent, semble donner de meilleurs résultats.

Nous sommes seuls sur le Ferry *Furia* pour effectuer la traversée de **Pargua-Chaco**. Puis nous roulons jusqu'à **Ancud** sur la **Grande île de Chiloé**.

Beaucoup de fruits et légumes sur le marché **d'Ancud** et des paquets de lanières brunes ? Des algues séchées et fumées qui sont utilisées en cuisine. Un petit marché artisanal se tient à l'étage, au 2^{ème} « piso ». Ici, pas de rez-de-chaussée, au sol nous sommes déjà au premier étage. Nous rencontrons une jeune femme Chilienne qui parle très bien le français. Elle nous recommande la prudence dans les villes à cause des vols. Elle nous conseille de visiter le musée. Elle nous parle aussi du temps, pas très encourageant, des vents violents qui font la pluie tomber à l'horizontal. Son père était diplomate, elle a beaucoup voyagé à travers le monde. Elle est revenue ici depuis quelques années et elle n'est pas mécontente de partir bientôt dans la ville de **Conception**.

Nous prenons tranquillement la route pour **Castro**.

Arrêt à **Dalcahue** pour son église classée. Classée pour ses colonnes doriques ! Bof ! Moi, la seule chose que je trouve vraiment joli, ce sont les trois autels en bois sculpté. Le port au creux d'une ria est sympathique. Un petit crachin tombe sans discontinuer. Décidément, je me crois de plus en plus en Bretagne.

Toujours du jaune le long de la route et des lupins jaune pâle et blancs.

L'hôtel *Castro* est simple et confortable, une partie du toit est en verrière ce qui lui donne une belle luminosité et de la chaleur les jours de soleil. Deux grandes cheminées rondes, en fonte se font face et séparent le bar, le restaurant et le salon.

L'église San Francisco de **Castro** est magnifique. Des colonnes devant, comme apparemment dans toutes les églises de l'île. Les murs extérieurs sont en tôles peintes en crème. L'intérieur est en bois. Des petites lattes juxtaposées forment les coupes, le tour des ouvertures et des vitraux. C'est le jour de la communion. L'église est pleine à craquer. Nous y revenons une heure et demie plus tard lorsque l'office se termine. Nous pouvons faire nos photos et écouter les explications d'un bedeau de 90 ans, passionné par son église. Son élocution est difficile à comprendre et c'est en espagnol ! Une dame vient spontanément à notre secours. Elle parle assez bien le français. L'architecte de l'église était Italien, la tôle extérieur vient de France et le bois employé est le « tepa » un bois de la région. Cette église mérite bien d'être classée, elle est vraiment splendide. Cette dame fait partie d'un groupe de « jubilados » en visite sur l'île. Elle profite des conditions de voyage qui sont faites aux retraités. Ce voyage d'une semaine, tout compris, lui coûte environ 150 dollars ! En effet, ce n'est presque rien. La vie, comme dans bien des pays, est difficile pour les retraités, à partir de 60 ans. Le **Chili** est de loin le pays le plus cher d'Amérique du sud (nous avons

constaté). Elle aussi nous répète d'être prudent, surtout dans la ville de **Santiago**, les vols sont fréquents principalement avant les fêtes de fin d'année et autour de la *place d'Armes*. Nous serons au moins avisés !

Pendant l'office, nous sommes descendus jusqu'au lac. Au bord, les maisons sont sur pilotis. Ce sont des « palafitos ». Un grand centre artisanal permet de rester à l'abri du crachin. On y trouve des articles tricotés en laine de lamas et des objets en bois, principalement.

Il faut croire que la population locale ne mange pas au restaurant le dimanche soir. Tout est fermé. Nous trouvons tout de même au *Playa*. Un restaurant situé en front de mer. Il est propre, classique, le patron est sympathique et nous y dégustons la spécialité locale « le curranto ». Trois portions pour quatre auraient suffi. Je n'arrive pas au bout de mon plat, pourtant délicieux. L'assiette est composée d'une purée de pommes de terre crues + de pommes de terre cuites, d'une saucisse, d'un morceau de porc, d'un morceau de poulet et au moins de dix énormes moules !

Lundi 3 décembre

Temps gris. Il ne faut pas oublier que nous sommes sur **l'île de Chiloé** où il pleut et où il vente deux jours sur trois !

L'église San Carlos de Borromeo de **Chonchi** en bleu et jaune égaie le paysage. L'intérieur est en rénovation. L'église de **Huillinco** est plus mimétique avec sa couleur verte au milieu d'une prairie.

Alors que nous pensons le soleil levé pour de bon, au moment où nous nous apprêtons à partir visiter le **parc de Chiloé**, une énorme averse nous cloue dans la voiture. Prudents nous partons ensuite avec nos capes. C'était bien inutile, 5 minutes plus tard, le soleil refait son apparition et le ciel s'habille d'un beau bleu pour le reste de la journée.

Le parc est surtout vert et jaune avec les touches discrètes du rouge des notros et des fuchsias. Oui, partout explosent de leurs fleurs jaunes les genêts et plus modestement les lupins avec leurs fleurs jaunes pâles. Le gunera étale ses larges feuilles vertes.

C'est une agréable promenade qui tout au bout nous fait pénétrer dans une forêt primaire. Ce sont des alerces, des arrayans au bois rouge, des telas et des mousses, vertes et rouges qui composent cet épais bocage.

Jacky est le seul courageux à marcher jusqu'aux dunes qui longent la mer. Il souffle de nouveau un vent violent.

Route jusqu'à **Quellon** pour arriver au bout du bout de la Panaméricaine : 22.000 km depuis l'Alaska ! Entre nos différents voyages nous en avons parcouru un certain nombre. Nous sommes encore loin des 22.000 !

Quellon est animée. Il y a des commerces, des gens dans les rues et un port important de pêche et d'embarquement à bord des ferries.

Le long de la route, les ombres s'allongent sur une campagne verdoyante, des cavaliers et même des attelages de charrettes tirés par des bœufs. Au bord d'un lac, sur les touffes d'herbe, au milieu de l'eau, des oiseaux nichent. Partout, les maisons sont en bois.

Malgré le beau ciel bleu que nous avons eu toute la journée, le coucher de soleil est minable. Déception !

Nous mangeons près de l'hôtel, au *Sacho*. Nous sommes à l'étage avec vue sur le fjord. La décoration est soignée, des fleurs et des bougies sur les tables. Le personnel est stylé et le repas délicieux. Une adresse à communiquer.

Mardi 4 décembre

Très grand soleil dès notre réveil.

De grands oiseaux blancs et gris avec un long bec recourbé : les bandurias, nichent dans les araucarias devant l'hôtel. Sont-ils très bavards ou défendent-ils leur nid ? Je ne sais pas. En tout cas, nous les entendons sans cesse jacasser.

En voyage, il faut toujours avoir une pensée pour les amis et ce matin nous allons à la poste envoyer les cartes qui vont transmettre nos bons sentiments, nos amicales pensées. La postière est absolument charmante et cherche tous les timbres que nous désirons.

Route jusqu'à **Ancud**. Nous déposons nos bagages à l'hôtel du même nom. Celui-ci est merveilleusement situé en bord de mer. Une grande cheminée face à la porte d'entrée nous accueille, tout feu tout flamme. Sur les murs des tableaux en bois sculpté, représentent des scènes de la vie quotidienne dans les villages, les maisons palafitos, ainsi que les églises de l'île. C'est un merveilleux travail de minutie.

Direction la *pinguinera Puñihuil*. Elle fait partie de la fondation Otway.

Après quelques gouttes de pluie, le soleil est revenu et les baies tout le long de la côte sont magnifiques. Dans les haies, toujours des genêts, des ajoncs, de la verdure et les fleurs rouge de notre pour épicer le tout.

Il faut vouloir aller voir les pingouins ! Pour 30mm de navigation à bord d'un bateau de la fondation, nous sommes revêtus de salopettes avec bottes incorporées et de gilets de sauvetage. Nous devons avancer dans les vagues pour monter dans le bateau. Nous sommes dix à bord, dix français ! Et les deux marins-guides. Décevante cette promenade. Nous devons nous contenter de regarder les pingouins de *Magellan* et de *Humboldt* sur les rochers. Nous restons, bateau oblige, à une certaine distance. Ils sont drôles, plein de mimiques et marchent en se dandinant. Une loutre fait un peu de spectacle et une otarie prend un bain de soleil. Voilà notre récolte ! Pas de lions de mer comme je l'espérais.

Nous faisons notre arrêt pique-nique au-dessus d'une immense plage en demi-cercle.

Est-ce la faim ? Je prends mes rêves pour des réalités et confonds les masses noires de 4x4, qui roulent sur la plage en contrebas, avec des lions de mer. Heureusement avec ses jumelles, Jacky remet mes rêves en place. Nous nous sommes abrités contre une maison en construction qui semble abandonnée. La propriétaire vient nous tenir compagnie, à moins que ce ne soit l'inverse, tant elle a besoin de parler. C'est un moulin à paroles. Cette maison appartient à ses fils qui voulaient en faire un restaurant. Ils n'ont pas reçu les subventions qui leur avaient été promises, elles ont été attribuées à d'autres plus influents ! En attendant, l'un travaille à **Rio Grande** en **Argentine** et l'autre à **Punta Arénas**.

Au musée sont exposés des objets anciens, des vues de la ville avant le terrible tremblement de terre de 1960. Egalement de l'artisanat et les photos d'un chemin de fer devenu obsolète. Dans la cour, le squelette d'une baleine échouée en 2005 qui mesure 25mètres ! Près d'elle, le bateau *Ancud* qui parcourut les fjords traitres du détroit de Magellan afin de revendiquer la pointe sud du continent pour le Chili.

Dans le jardin public, des rhododendrons en arbres sont couverts de fleurs et sur les stèles de béton, des figures sculptées dans la pierre sont les représentations des nombreuses légendes de l'île.

Nous pensons manger au *Sacho* (même nom qu'hier soir) hélas lorsque nous arrivons nous sommes accueillis par des ouvriers qui rénovent l'établissement. L'un d'eux nous conduit un peu plus loin à l'intérieur de la cour au « *Donde la Corita* ». La patronne, une jeune femme dynamique nous accueille et en moins de deux, nous sommes copieusement servis. Tout est bon et la serveuse, qui aide, est très souriante. Ce qui ne gâche rien : le prix est plus que raisonnable.

En sortant, le soleil enflamme la baie et le port. Magnifique ! Wonderful !

Mercredi 5 décembre

Départ 5h30 de l'hôtel avec nos sacs petits-déjeuners.

Nous prenons le bac à 6h, cette fois une camionnette et un camion nous tiennent compagnie. Au bout de la ligne d'horizon, le soleil se lève dans une partie de cache-cache avec les nuages. Un lever de soleil en bleu et gris qui va se colorer au fur à mesure de jaune. La mer miroir double les images pastellisées.

Nous rendons chez *Alamo* notre Yaris qui a parcouru 573 km.

Nous sommes juste dans les temps pour l'embarquement. Nous avons dû nous acquitter d'un supplément de bagage de 12.000 pesos. Je me demande si la balance était bien étalonnée ? Toujours à bord d'un A320 et toujours pas de hublot.

Notre transfert nous attend à **Punta Arenas**. Un chauffeur pas bavard, c'est le moins qu'on puisse dire ! Nous déposons nos sacs au bureau de l'agence *Turismo Runner* et nous avons quartier libre jusqu'à 16h.

Sur la place d'Armes, une classe d'enfants d'environ 10-12 ans se fait photographier au pied du monument à Magellan. C'est l'attraction et les enfants sont partout les mêmes, la maitresse à beaucoup de peine à les faire se mettre en ligne de façon à ce que les grands ne cachent pas les petits. Clic-clac ! C'est dans la boîte et ils s'éparpillent, ils viennent pour plusieurs vers nous bavarder un peu, savoir de quel pays nous sommes. C'est aussi un peu l'âge bête, tout les fait rire ! Nous restons là pour notre pique-nique, à l'ombre des cytises et à l'abri du vent.

Punta Arénas est sans recherche architecturale, seuls quelques bâtiments de l'époque espagnole subsistent. Du haut du **Cerro de la Cruz**, la vue s'étale sur la ville et le port.

16h30 nous prenons la route pour **Puerto Natales**. Nous sommes 7 voyageurs, une guide et le chauffeur. 17h30 nous sommes à la **Pinguinerie de Otway**. 45mm nous sont accordées. Il faut déjà plus de 10mm pour parcourir le sentier de bois qui conduit à la plage où sont les volatiles. Ce sont des pingouins de Magellan, ils ont environ 40cm de haut. Les petits, les bébés, sont tapis au sol pour se protéger du vent violent.

De chaque côté de la route, s'étire un paysage sans arbre. Quelques bosquets, des calafattes pour la plupart.

21h30, nous sommes au *Weskar*. Bel hôtel en bois situé en dehors de la ville, face au fjord et légèrement en hauteur. La chambre est douce, le lit confortable avec sa couette épaisse et la vue donne sur les sommets enneigés qui rosissent dans les rayons du soleil couchant. Le ciel est lui, bleu, gris-bleuté et légèrement jaune. Très beau !

Excellent repas de mouton patagonien. Présentation digne d'un grand chef !

Jeudi 6 décembre

Nuit courte mais bénéfique.

Lever 6h pour un départ en bateau à 8h.

Pas de vent. Timide soleil. L'organisation est parfaite. Le minibus de transfert nous attend, nous dépose au bateau. L'employé pointe chaque arrivant. Pas de problème, nous sommes sur la liste. 8h30, le bateau quitte le port de **Puerto Natales**. Nous allons naviguer sur le **fjord Ultima Esperanza** pour atteindre en fin d'après-midi le parc **Del Paine**.

Le soleil, à travers les nuages, donne des reflets argentés. Le fjord est un miroir dans lequel se mirent les montagnes. La luminosité changeante irise la surface de l'eau, s'amuse à transformer sans cesse le paysage.

Les lions de mer mimétiques sont difficiles à voir au creux des falaises. Le condor grand seigneur nous salue de son vol majestueux. De ses grandes ailes déployées il semble vouloir nous protéger.

Le **glacier Balmaceda**, d'un bleu lumineux ressort bien au milieu de la forêt d'alerces. Il recule, la moraine est visible à ses pieds. La fonte de l'eau fait naître des cascades qui dévalent la falaise et viennent s'éclabousser dans l'eau du fjord.

Dans la matinée, l'équipage nous sert une madeleine et une boisson chaude ou froide selon les goûts de chacun.

Nous abandonnons notre bateau le « Alberto de Agostini » pour une heure de promenade jusqu'au **glacier Serrano**. Nous longeons la lagune où se sont accumulés de minis icebergs, de gros glaçons ! Sur les arbres du sous-bois pousse beaucoup de « Darwins Fungus » ou « pain de l'indien » ce champignon jaune à sa naissance devient noir ensuite. Ce nom lui a été donné par les indiens *Mapuches*. Il est comestible et les femmes *Mapuches* en mangeaient surtout lorsqu'elles allaitaient, il était sensé favoriser la lactation. Quelques fleurs aussi dans ce sous-bois. Des senecios, sortent de marguerites blanches, des petites fleurs jaunes et des violettes comme des pois de senteur le « pois de Magellan ». En buisson, des notros toujours, des myrtillos et un arbuste le coihue. Le glacier, sans être important est bien bleu et contrairement à son voisin ne semble pas reculer.

Petite traversée en Zodiac le « 21 de mayo » pour nous rendre à l'estancia-restaurant *Mente Balmaceda* où nous est servi le repas de midi. Au menu : consommé, ragoût d'émincé de bœuf avec légumes et fruits au sirop. Vin rouge ou blanc à volonté.

Et hop c'est reparti pour une heure de zodiac. Nous nous habillons du manteau et du gilet de sauvetage. Nous ressemblons à des pingouins orange !!!!

Nous remontons le fleuve **Serrano**. Nous faisons halte pour monter au sommet d'une colline d'où nous avons une belle vue sur les rapides du fleuve que le zodiac ne peut pas franchir et également une vue sur le **glacier Tinda** un peu plus loin. Nous embarquons de l'autre côté de la colline dans un autre zodiac pour arriver là où attendent taxis et minibus pour dispatcher chacun selon son logement ou la suite de son programme. Il fait toujours beau. Le vent s'est levé, mais reste supportable. La vue toujours différente a été magnifique tout au long de la journée. Les couleurs de l'eau, de bleu à émeraude, les reflets des montagnes, les **Torres du Paine** qui savaient apparaître au détour d'une courbe du fleuve et les nuages qui faisaient de charmants tableaux dans le ciel bleu, cela a été un décor fabuleux.

Nous faisons connaissance de Carlos le chauffeur de l'hôtel *Cabañas del Paine* où nous allons rester 3 nuits. Nos bagages récupérés dans le pick up en stationnement sont chargés dans le minibus. Nous passons le pont de bois et après avoir roulé sur des chemins de campagne, nous y voici. Très joli cet hôtel. La réception et la salle à manger sont séparées des chalets dans lesquels sont les chambres. Nous ne sommes pas dans le même chalet, cela aurait trop simple ! Nous avons une belle vue sur les sommets du Paine. Oui, tout est joli et confortable et pourtant une angoisse me prend à la gorge : nous sommes isolés de tout, en pleine nature. Aucuns commerces, aucunes habitations autour. Je pensais trouver une station comme Chamonix ou El Calafate en Argentine ! Nous apprenons que l'entrée du parc est à 5km environ ! Et on y va comment ? Rien de prévu !

Repas du soir à l'hôtel, qui fort de son isolement en profite. Uniquement le buffet à 18.000 pesos ! Soit pas loin de 30 €uros avec les boissons ! Bon, nous nous contentons d'une omelette au jambon pour 5.000 pesos, bière à 1700 et eau à 1300. Tout ceci sans salade, ni frites !

Pour couronner le tout, il fait froid dans cette salle à manger. Pourtant, le drapeau bleu-blanc-rouge, posé sur la table qui nous était réservée était un geste sympathique de bienvenue.

Je suis contente de rentrer dans la chambre. Il y fait chaud même si le vent s'engouffre par la porte d'entrée.

Jacky s'endort immédiatement. Moi je traîne, je tourne en rond : douche, lecture, écriture. Je me sens perdue. J'ai un gros coup de blues. La journée avait été si intense ! Le spectacle de la nature si réussi ! Je repasse les images dans ma tête. Cela ne suffit pas à me redonner du tonus. Vais-je dormir ? Je n'en suis pas sûre !

Vendredi 7 décembre

Il pleut ! J'entends le cliquetis des gouttes de pluie sur le toit de tôles. Seules les bourrasques violentes du vent dominant et font pendant quelques secondes oublier la pluie.

Petit déjeuner à 8h30. Toujours un buffet. Classique : jambon, fromage, fruits au sirop, confiture, toasts grillés au feu de bois par la serveuse, un délice ! Café, thé et chocolat.

Les sommets du **Paine** sont ensevelis de nuages. Lorsqu'ils arrivent à percer, ils semblent couverts de neige. Vrai ? Ou un effet de la lumière ?

Marche ou pas marche ? Il va bien falloir découvrir les alentours, aller jusqu'à l'entrée du parc au moins ?

Encapuchonnés, nous prenons la route. Tête baissée pour avancer dans le vent. Les bourrasques me coupent la respiration. Je suis courbée en deux pour faire face, pour être la plus forte. Je tiens la cape qui se gonfle comme un parachute. Ce souffle fort, m'engourdit les joues. Ce bruit s'empare de moi, me possède. Je me sens coupée de tout ce qui m'entoure. Puis brusquement, ce vent impétueux s'arrête, comme épuisé, comme s'il avait besoin de reprendre son souffle. Dans ce moment de répit, car ce n'est que de répit qu'il s'agit, je me sens molle, désemparée. Il me faut quelques secondes pour relever la tête et regarder autour de moi le paysage et les oies nombreuses dans les prairies le long de la route.

C'est près de 8 km que nous parcourons avant d'atteindre la cabane préfabriquée qui distribue les tickets du parc. Le gardien nous remet un plan. Pas de renseignements complémentaires. Pas plus de boutiques et de services ici.

Rien !

Créé en 1959 ce parc a une superficie de 240.000 hectares. Son altitude varie de 50m à 3050m. En 1978, l'UNESCO l'a déclaré réserve de biosphère. 200 km de sentiers parcourent les différentes vallées. C'est surtout le paradis des trekkers !

Nous continuons d'avancer. Nous passons le pont qui sépare le **rio Paine** du **lago Toro**. L'eau est d'une couleur turquoise extraordinaire. Au bord du lac, des parents canards surveillent leur couvée. Nous profitons d'une éclaircie pour pique-niquer près d'un parterre d'orchidées de Magellan.

Nous allons jusqu'au mirador **lago Toro**. La vue s'étend sur ce lac turquoise et les champs au-delà. Près de nous les troncs calcinés par le feu qui a dévasté la forêt début 2005. L'heure tourne, il faut faire demi-tour. Un peu après la cabane de l'entrée du parc s'arrête un minibus. Jacky demande au chauffeur s'il veut nous conduire jusqu'à l'hôtel. Oui contre 8.000 pesos ! (12€ pour 7km !) Nous aurons fait près de 15km tout de même et vu les conditions météorologiques de ce matin, je trouve ça bien !

Après renseignements, nos deux hommes, ont trouvé un restaurant moins cher à 15 minutes de marche. C'est le restaurant du camping « *Rio Serrano* ». Pour 12.000 pesos nous avons un grand plat de mouton grillée sur le brasero, des pommes de terre à l'eau et une salade de tomates et laitue. Jacky et moi, toujours curieux, goutons l'apéritif à base de liqueur de calafatte. Absolument délicieux ce cocktail!

Samedi 8 décembre

Hier soir j'ai pris la décision de faire la visite du parc en bus. Jacky me suit. Nous n'arrivons pas à convaincre Renée et Jean-Yves. Je suis déçue et surtout triste. Ils ne vont rien voir de ce parc !

9h, départ sous la houlette de Carlos.

Nous commençons par le **lac Grey**. Pour voir le glacier, nous marchons sur une plage de sable gris, contre un vent qui nous pousse à 180 km/h nous indique Carlos ! Au retour, je serai trempée de sueur par l'effort que j'ai dû fournir pour avancer. Nous montons au sommet d'un promontoire. Le glacier est face à nous. Les icebergs, bien bleus, détachés il y a 10 jours environ, sont arrivés jusque là.

Nous poursuivons vers le **lac Pehoé** et son hôtel sur une île au milieu. L'île et l'hôtel sont reliés à la terre par une passerelle.

Les condors nombreux passent au-dessus de nos têtes.

Nous mangeons notre lunch près du **Salto Chicco** – petite cascade- dans le bus. A l'abri. Il est difficile de tenir debout dans ce vent. Pas si petite cette cascade qui laisse passer l'eau du **lac Pehoé** dans le **rio Paine**. Une grande masse d'eau verte tombe d'une haute marche. Comme les autres bus touristique, Carlos fait un arrêt pour saluer les renards, les Zorros, dont un habitué qu'il a surnommé : Marcello ! Le **lac Nordenskjold** est ourlé d'une bande blanche de carbonate de calcium. Pas de chance, les flamands ont déserté la **laguna Amargo**, un lac d'eau salé à la plage blanche. La berge semble convenir à un couple de vigognes qui s'adonne sans complexe aux plaisirs de l'amour. Des vigognes il y en a un peu partout. En solitaire, en couple et en famille. Cet animal est très fin et élégant.

Un ou deux condors sont posés au sommet d'une colline. Carlos nous conseille de monter. Nous montons, montons encore, plus nous avançons plus le sommet semble s'éloigner. La vue sur le lac est belle, les touffes de fleurs et de mousse sur le flan de la colline aussi. Nous devons faire demi-tour. Le condor nous regarde. Nous ne nous sommes pas suffisamment approchés pour qu'il sente le danger et qu'il ouvre ses grandes ailes en signe de défense.

Je resterai volontiers assise au bord du **Salto Grande**. Le **Lago Nordenskjold** se déverse dans le **lac Pehoé** en une suite de petits sauts avant de descendre une haute marche serrée entre deux falaises. Je m'assois un moment. Le chant de l'eau, sa couleur vert émeraude, le bouillonnement blanc des sauts, les montagnes coiffées de blanc également en face, j'oublie tout ce qui m'entoure pour ne savourer que cet instant, m'isoler de tout.

Le long du chemin, des fleurs jaunes : des sabots de Vénus, des roses : des leucherias purpura, des bleues : jerezia recurvata.

Arrêt à la CONAF. Bureau de surveillance et d'entretien du parc. Il y a une carte en relief ce qui permet à Carlos de nous donner des détails concernant les roches et les courants des vents qui produisent une zone humide- forêt- et, une zone sèche – la steppe.

Je ne regrette rien de cette journée. Carlos a été un guide formidable et le ciel était de notre côté. Tout était vraiment beau.

Nous retournons manger au restaurant du camping *Serrano*, du bœuf grillé cette fois.

Dimanche 9 décembre

Une pluie patagonienne s'abat sur nous. Ce sont des gouttes larges, fortes, crépitantes qui font un bruit de mitraille sur le toit de tôles. Cette pluie tombe à la verticale. Elle remplit l'espace de son bruit et brusquement tout s'arrête. Un coin de ciel bleu apparaît. Un éclaircissement soudain qui nous fait croire au printemps. Qui nous annonce une belle journée. A peine le temps d'envisager une sortie que brusquement il fait nuit et les crépitements reprennent de plus belle. Entre les averses, c'est le vent qui prend possession de l'espace.

15h, un dernier café au salon du *Cabañas del Paine* et le taxi pour le transfert est là.
16h nous sommes à la CONAF. Jacky va remettre le voucher pour notre trajet jusqu'à **El Calafatte** en **Argentine**. Le bus passe à 16h30, « s'il n'a pas de retard » lui indique l'employée. 17h, nous nous inquiétons vers un jeune homme du bureau. « si, si, il arrive ». 17h 30, ce même employé part aux renseignements, il revient rassurant « hôtel Grey et il arrive » nous dit-il dans un langage mi-anglais, mi-espagnol. Patience encore ! Il est passé 18h et nous sommes toujours là près de nos sacs. Nous commençons à geler. Cette fois Jacky retourne au bureau et s'adresse à une employée féminine qui semble la plus âgée, sans doute la responsable ? Elle s'inquiète. Le bus doit être loin à cette heure-ci ? Alors, nous faisons quoi ? Oui, le bus est sur la route, il s'approche de la frontière argentine. « Il vous a oublié » ! Incroyable ! Elle est forte celle-là ! Que va-t-on va faire ? Je sens Jacky sous des dehors très calme qui ronge son frein et frôle l'explosion. Pendant 30 minutes cette employée se démène pour trouver une solution et elle revient vers nous « good news ». Nous retrouvons le sourire. Elle nous explique : un bus va venir de l'hôtel Serrano et vous conduire jusqu'à la frontière. Le bus de ligne va vous attendre là-bas. Ouf ! Bravo et merci à cette employée compétente !
Quelle aventure !
C'est le moment de reprendre notre exclamation fétiche depuis le début des vacances. Deux mots empruntés à André Dussolier dans « les enfants du marais ».

Un bus déginglé ne tarde pas à arriver. Nous avalons toute la poussière que nous voulons sur la piste par les trous de la carrosserie et nous n'avons pas chaud. Le chauffeur fonce de toute la vitesse que lui permettent la piste et le véhicule. La route passe par le parc, ce qui permet à Renée et Jean-Yves d'en avoir un aperçu. Ensuite, nous traversons une pampa dénudée où paissent des milliers de moutons.

Le bus est là ! Pas de temps à perdre ! Je crois que les douaniers sont compréhensifs. Ils ne pinaillent pas. Douane Chilienne, puis douane Argentine et nous nous installons dans le bus de ligne où somnolent plusieurs passagers. Savent-ils pourquoi ils sont restés bloqués ici ? Le chauffeur n'a pas dû se vanter de son exploit ?

Il est 21h lorsque nous reprenons la route. Nous avons roulé 1h lorsque notre bus stop derrière un autre stationné sur le bas côté. Le chauffeur nous indique que nous devons changer de véhicule. Décidément, allons-nous arriver ? Oui, on y arrive ! Il est 23h30 ! Le car fait le tour des hôtels d'**El Calafatte** pour déposer ses clients. Enfin notre tour. Il est minuit quinze ! Nous arrivons à notre lieu de séjour le *Kau Kaleschen*. La maison du soleil en langue Tehuelche. Un bien joli nom que je vais retenir !

Impossible de trouver un restaurant pour nous servir à cette heure-là. Nous nous contenterons d'une tisane accompagnée d'une barre de céréales !

Lundi 10 décembre

Le soleil brille !

Enfin cette fois je vais voir le **Perito Moreno** sous le soleil ! Je me réjouis déjà !

Le petit-déjeuner est le bienvenu ! Notre estomac crie famine !

8h20, un grand car vient nous chercher. Il reste juste nos quatre places disséminées au milieu des autres voyageurs.

Nous n'avons pas fait plus de 20 km que le car tombe en panne (durite). Il faut attendre un nouveau car. Décidément !

Quelle aventure !

Enfin après avoir roulé 80 km, nous arrivons devant le seigneur du lieu : le **Perito Moreno**. C'est un glacier majestueux : 5 km de façade, une longueur de 30 km, une hauteur qui peut atteindre 170 mètres, nous en voyons 60 émerger. Situé au sud de la cordelière des Andes, il est à peine au-

dessus du niveau de la mer. Sa particularité : il avance de 1m50 à 2m par jour ! Les blocs de glace tombent et forment une digue qui sépare le **Rio Brazo** du canal de **Los Tempanos** et tous les 2 ans maintenant cette digue poussée par les eaux s'écroule.

Impossible de ne pas faire de comparaison avec ce que nous avons vu en janvier 2003 : -

- 1- Aujourd'hui le soleil est là alors que nous avons eu si froid !
- 2- l'eau était beaucoup plus haute. La barrière de glace était tombée le 14 mars et nous y étions juste avant, en janvier ! Aujourd'hui, la moraine et la plage de gravillons sont plus visibles.
- 3- Il y a nettement moins de chute de morceaux de glace. (il me semble ?)
- 4- Cette barrière qui se forme entre le lac Brazo et le canal de Los Tempanos, tombait tous les 4-5 ans, maintenant il semble qu'elle s'écroule tous les 2 ans.

Ce sont les changements qui concernent directement le glacier. Le site aussi à évolué :

- 1- les chemins font actuellement l'objet de travaux. Ils sont changés en passerelles de plaques métalliques quadrillées.
- 2- le parking a été aménagé.
- 3- Un grand restaurant vient d'ouvrir à l'extrémité.

Je plonge mes yeux dans cette masse bleue. De tous les bleus. Le soleil joue avec les pics, avec toutes les formes de cette glace, l'éclairage semble venir de l'intérieur. C'est magique. Les craquements de la glace, me donne le tournis. Mon regard voudrait saisir l'instant où le bloc se détache, plonge et fait naître une vague qui s'essouffle jusqu'à la dernière auréole à la surface de l'eau.

Le long du chemin (un peu saccagé par les travaux des passerelles) les buissons de notros exhibent leurs fleurs rouges.

Repas au self du nouveau restaurant et nous reprenons le bus pour faire un peu de navigation au pied du glacier. Enfin le bus ? S'il veut bien ? Car il refuse de démarrer ! C'est le chauffeur d'une compagnie concurrente et complaisante « la compagnie Marco Polo » qui va nous conduire jusqu'au port d'embarquement. Un nouveau car viendra pendant notre ballade.

Quelle aventure !!!!

Une heure de navigation sur ce gros bateau devant ce **Perito Moreno**, cela permet d'avoir une idée plus précise de sa masse, de ce mur céruléen qui nous domine de toute sa hauteur.

Nous devons attendre le car. Quelle chance ! Je suis heureuse de rester encore un peu. Il fait un magnifique soleil. Je savoure le plaisir de vagabonder au bord de l'eau. De petits morceaux de glace viennent s'échouer sur la plage de galets et de rochers, tandis que défilent deux ou trois icebergs majestueux.

Le bus est là. Je quitte le **Perito** à contre cœur. Je sais que je n'y reviendrai certainement jamais.

Nous pouvons nous installer dans un bus flambant neuf « le plus beau de Patagonie » dit notre guide, habituée semble-t-il, à prendre les aléas de la vie avec philosophie. Pour moi, la compagnie « Always Glaciers », sera loin d'avoir une bonne note ! C'est déjà leur chauffeur qui nous a oubliés hier au bureau de la CONAF du **Paine** !

Le retour se passe dans le silence. L'ensemble du car somnole, ou se repasse les images de la journée sur l'écran des paupières ?

El Calafatte est une ville animée, coquette. Les boutiques sont jolies et bien achalandées.

Ce soir, nous mangeons près de l'hôtel, dans un restaurant qui pratique le « tendor libre ». Pour 30 pesos soit environ 7€50, nous avons : un buffet d'entrée, de la viande à volonté au grill, et de nouveau un grand choix de desserts. Tout est appétissant, délicieux et c'est sûr, comme mes compagnons, je vais trop manger !

Mardi 11 décembre

Grand soleil, un peu de vent.

Attente...Attente... Comme hier, nous devons être les derniers sur la liste. Après l'oubli du **Paine**, nous nous méfions des retards ! Non, cette fois le bus arrive et nous passons encore glaner plusieurs touristes à leur hôtel.

Nous arrivons (sans encombre) à **Puerto Bandera**, situé à une trentaine de kilomètres de **El Calafate**.

Evidemment, nous montons les derniers dans le « Quo Vadis » de la société Fernandez Campbell, le trimaran qui va nous promener toute la journée. Il ne reste que des places au centre. Nous changerons un peu plus tard en constatant que plusieurs sièges, près des hublots, restent vident et sans effets personnels. Renée, qui ne va pas venir sur le pont à cause du vent, aura tout de même une meilleure vue !

Nous sommes au moins 200 passagers. De tous les côtés on entend parler français. Incroyable ! Je pense que nous représentons près de 40% sur ce bateau. Dans le Nord, à **San Pedro d'Atacama**, nous étions déjà la troisième nation en nombre de visiteurs après les américains et les espagnols.

Le bateau trace un sillon mousseux sur l'eau turquoise du **Lago Argentino**. Dès que nous avons passé la partie la plus étroite la **Boca del Diablo**, la gorge du Diable, nous entrons dans le **Brazo Norte**. Les premiers icebergs apparaissent. Ces navires éphémères, des plus petits aux plus grands, éclatent de leur transparence, de leur lumière bleutée. Ils m'impressionnent par leur beauté, par leur clarté, par leurs formes évocatrices : cathédrale, tête, dauphins, ponts, roses, etc.... Le soleil qui joue avec les nuages, transforme leur couleur. Le bateau qui avance change l'angle de vision et ils prennent une autre forme ! C'est merveilleux !

Nous sommes débarqués pour une petite marche en forêt afin d'atteindre la **baie Onelli**. Les arbres sont des alerces et des Telas. L'alerce peut atteindre 100m de haut, indique une guide ! Je n'en ai jamais vu d'aussi grand. Le vent violent les rend plus modestes en général et l'humidité mine l'intérieur du tronc qui se transforme en sciure avant qu'il ne s'écroule. Ils restent sur place et refont l'humus de la forêt. Sur les troncs une mousse rase et une chevelure plus longue : la barbe du vieux ! Un lichen qui s'accroche mais ne nuit pas à l'arbre, il ne vit que d'humidité et d'air. Depuis cinq ans, le chemin a été refait, il est empierré et élargi. Le pont qui passe au-dessus du ruisseau à aussi été surélevé.

Au bord de la forêt, poussés par le vent se sont entassés les petits glaçons mousseux, blanchâtre. Ceux qui sont plus gros, bleutés restent plus au large. Dans ce cul de sac que forme la baie, trois glaciers atterrissent : **l'Onelli**, le **Bolado** et **l'Agassiz**. Malgré l'envie de profiter à fond du paysage, d'écouter le clapotis des vagues, les roulements de la glace sur les galets, nous nous mettons à l'abri du vent à l'intérieur de la forêt pour notre repas. La vue entre les arbres n'est malgré tout pas déplaisante !

12h45, nous sommes remontés à bord. Nous poursuivons par le **Brazo Upsala** jusqu'au pied du glacier du même nom. Gigantesque ce glacier. Il y a des milliers d'années il faisait 400m de hauteur ! Maintenant, il recule d'environ 13km tous les 20ans ! Il a baissé de 7m en 10 ans ! C'est énorme ! La moraine se dénude de plus en plus. Il est formé de 47 petits glaciers, sa longueur est de 100km. Sa hauteur émergée est de 60m et sa façade est de 9km. Il faut être un peu loin pour que le regard l'embrasse en entier. C'est le second du monde après le glacier **Viedma**, son voisin. Il y a 5 ans, le brouillard était si dense que nous le devinions, aujourd'hui j'en prends plein les yeux. Encore une fois, c'est magique.

Demi-tour ! Nous croisons les icebergs majestueux qui me laissent bouche-bée. Nous arrivons devant le **glacier Spegazzini**. Alimenté par 3 glaciers seulement sa longueur est de 2km. Il a une hauteur de 130m qui le fait être le plus haut glacier terrestre ! Les nuages s'écartent pour nous

permettre de l'admirer sous son plus beau visage. Je ne perds pas une miette de ses formes, de ses pointes, de ses creux, de ses bleus, de ses lumières qui en font un spectacle permanent. Je suis restée toute la journée sur le pont, ne rentrant que quelques minutes pour me refaire en chaleur. Ces remises en forme n'ont jamais été longues, comme un aimant ces icebergs, ces montagnes de glace m'attiraient à l'extérieur. Je n'ai rien voulu perdre de la beauté des images qui m'étaient offertes, gratuitement offertes, comme le plus beau des cadeaux. Oui j'ai voulu :
Que mes yeux se noient dans ce bleu, photographient, ad vitam æternam, ces images,
Que mes oreilles enregistrent chaque craquement de sérac,
Que ma peau offerte au vent imprime ses caresses fougueuses,
Que mon nez n'oublie rien de l'odeur des vagues chauffées de soleil,
Que ma langue, dans ma bouche ouverte, se souvienne du goût de l'eau que le vent a soufflé jusque dans son antre.
Devant ce **Spegazzini**, je voudrais que le temps s'arrête. Ce sont des minutes précieuses, les dernières minutes de cette journée fabuleuse. Je voudrai pouvoir partager mon émotion avec toutes les personnes que j'aime. Les images que je vais rapporter en seront un piètre reflet.

Dernières courses dans **El Calafatte**. Repas a *La Tostadora* toujours « Tendor libre ». Le choix des entrées et des desserts est plus impressionnant que dans le restaurant d'hier soir. Bonjour les kilos !!!

Mercredi 12 décembre

Au revoir *Kau Kalashen* « la maison du soleil » Nous y étions vraiment bien !
A 7h45 précise, le taxi est là, Jacky le prend avec les bagages. 3€50, inutile de nous casser le dos avec nos sacs. Nous trois nous montons les marches qui nous séparent de la gare routière où nous prenons le car de ligne pour **Puerto Natales**.

El Calafatte dort encore. J'ai un pincement au cœur de partir. Je fais encore des comparaisons avec notre précédent voyage. Tout aussi intense, les émotions ont été différentes. Cette fois c'est vraiment le soleil qui a tout enjolivé, tout rendu magique. Il y a 5 ans, la chaleur, l'émotion avait été humaine. La gentillesse de notre chauffeur et de notre guide qui avaient acceptés de retourner en fin d'après-midi vers le **Perito** pour nous permettre de le voir sous un peu de soleil. Le verre de Whisky bu au sommet de ce même glacier, à la fin du mini-trekking, en compagnie d'une belle équipe d'étudiantes de **Buenos-Aires**. C'était avant la descente du bateau la chanson de Diégo Torres « Esperanza » reprise par les argentins présents et nombreux sur le bateau (nous n'avions pas entendu parler français).

En repensant à tout ça, j'ai envie de faire partager ce voyage en Argentine de 2001 à tous ceux qui ont du plaisir à me lire. Si j'en ai le courage je vais le mettre sur mon site.

Nous prenons la route. Le paysage est désertique, plat ou vallonné il n'est couvert que d'une herbe rase, une herbe à moutons. Des estancias sont disséminées, cachées. Seul un panneau en bordure de route indique qu'à plusieurs kilomètres de là, existe une ferme, vit une famille.

Le vent ? Il fait partie de la vie de tout Patagonien. Il souffle en permanence, de fort à extrêmement fort et nous laisse, nous, pauvres touristes, complètement déboussolés.

Un peu avant **Rio Turbo**, des mines de charbons, ressources économique de cette petite ville frontière, triste, grise. Seuls les toits de tôles peintes en rouge, bleu ou vert mettent de la couleur.

La douane argentine se passe facilement. Il y a trois jours, nous avons quitté le **Chili** sous la pluie, nous le retrouvons sous une pluie mêlée de neige fondue !

Le passage de la douane chilienne est épique. Nous avons rempli un papier concernant différents produits. Sous la rubrique : importez-vous des fruits et légumes, nous avons tous répondu : non ! Sans prêter attention à ce que nous pouvions avoir pour notre pique-nique. Nous pensons cela sans

conséquence. C'est sans compter sur le zèle des douaniers chiliens qui fouillent valises et sacs à dos. Nous avons dû poser tous nos bagages sur le comptoir de contrôle. Jacky a une orange, qui a fait le trajet depuis le **Paine**, donc une orange chilienne, mais comment reconnaître une orange d'un pays d'un autre ? Le douanier le vilipende. Il est accusé de déclarations mensongères. Il doit remplir une reconnaissance d'infraction et signer. Il est fiché pour recel, n'ayant pas déclaré son orange (chilienne), rien que ça ! Jean-Yves retrouve trois pommes dans un cornet au fond de son sac. Le douanier, au bord de la retraite, plus cool, lui fait tous les reproches d'usage et se saisit du cornet. Jean-Yves reste muet, semble ne pas comprendre. Le douanier ne lui fait pas remplir de fiche, ni signer de document. Jean-Yves repart avec sa valise et son sac à dos. Notre surprise est grande lorsqu'au moment de manger notre casse-croute, Jean-Yves retrouve, pas magie, les trois pommes au fond de son sac. Il n'a rien vu de la manœuvre du douanier. Ou est-ce une erreur de manipulation de celui-ci ? En tout cas, nous riions de bon cœur en croquant dans les pommes à belles dents.

Quelle aventure !

Personne pour nous attendre à la descente du bus à **Puerto Natales**. Nous nous étions habitués au luxe et au confort « faites tout pour nous ! »

Taxi pour les bagages que nous accompagnons Renée et moi cette fois. Nos hommes vont venir à pied jusqu'au *Weskar*. Bien installées dans nos chambres, nous allons les voir arriver, courbés, têtes baissées, retenant leur veste et luttant contre le vent.

Nos chambres donnent sur la baie, les montagnes au loin et la ville de **Puerto Natales**.

Il est déjà 15h. Jacky d'office commande trois pisco comme verre de bienvenue. Renée anti-alcool, décidera. Il est délicieux, mais là avec un ventre vide, je crois que je vais pouvoir aller faire la sieste !

Nous mangeons de nouveau à l'hôtel en guettant le coucher de soleil. Le cuisinier est vraiment un grand chef. Le poisson est absolument délicieux, les légumes croquants et la présentation parfaite.

Le coucher de soleil s'annonce bien. Jean-Yves et moi allons courageusement jusqu'au bord de l'eau prêts à mitrailler. Le ciel est une scène de théâtre extraordinaire, chaque minute le décor change. Plus jaune, plus orange, plus rouge. Les montagnes disparaissent, reviennent, se mirent dans l'eau, se reflètent des couleurs du ciel qui lui, en arrière plan, reste incroyablement bleu ! Mais « doux Jésus » comme dirait ma mère, qu'il fait froid ! Je gèle, mes doigts sont gourds malgré mes gants et mes lèvres sont paralysées !

Jeudi 13 décembre

Formidable de gentillesse, le personnel accepte de nous servir le petit-déjeuner dès 6h30.

A 7h un superbe minibus de la société « *Lago Grey* » nous prend en charge. Le chauffeur, moustachu, très brun, coiffé d'un chapeau de paille, fait très péon. 240km nous séparent de **Puntas Arénas** où nous allons prendre l'avion pour **Santiago**.

Paysage de campagne, d'estancias. Des zones d'arbres morts. Des moutons et aussi des nandous.

Un Caracara, espèce d'épervier, tient un lapin dans son bec au milieu de la route, il faut un coup de klaxon pour qu'il abandonne sa proie et prenne son envol.

11h10, décollage, toujours à bord d'un A320 et toujours sans hublot. Escale à **Balmaceda**. Deux collations nous sont servies. Une boîte contenant un sachet de cacahuètes, un brownie et deux sablés réunis par de la confiture de lait. Pâtisseries... pâtisseries... Je vais finir comme un tonneau !

Une charmante jeune femme du nom de Patricia nous attend à la sortie de l'aéroport. Le chauffeur patiente sur le parking.

L'hôtel *Principado*, à **Santiago**, nous devient familier. Nos chambres sont face à face au fond d'un couloir. Pour une fois, c'est parfait.

Après un encas de jambon et de fruit, nous partons en direction du marché central. L'allée par laquelle nous entrons nous surprend. Pratiquement que des merceries ! Toutes vendent, des dentelles, des boutons, des fermetures de toutes sortes, des garnitures pour vêtements, des décors de cadeaux, des accessoires de travaux manuel et en cette période de l'année, des articles de Noël, pour les tables ou pour les déguisements. Et surtout, ce qui m'étonne le plus, ce sont les nombreux clients présents dans chaque arcade !

Nous remontons le quartier de **Recoleta**. La halle aux fleurs est parfumée et aligne des gerbes de toutes formes, comme nous en commandons pour les enterrements ou des décorations particulières. Est-ce une tradition d'offrir ce genre de compositions ? Ensuite vient le marché de fruits et légumes. Les commerçants bâchent. La journée est finie.

Nous traversons ensuite une place d'une saleté incroyable dans cette ville relativement propre. Il se dresse une colonne sur cette place de terre battue, jonchée de débris. Une femme et un homme sont assis au pied d'un arbre. Je vais discuter avec la femme d'un certain âge. Elle épluche des légumes. Un homme plus jeune, avec des yeux qui tournent, est adossé à l'arbre. Autour d'eux beaucoup de cartons, de vieux appareils de petites tailles. Contre le mur de clôture un matelas. Jean-Yves est avec moi. Elle est prolixe. Elle nous raconte qu'elle s'est faite attaquer, blesser à l'œil. Elle en a la cicatrice. Elle dort avec son « marito » sur le matelas. Nous essayons d'en comprendre le plus possible. Je lui propose de faire une photo. Elle relève ses mèches de cheveux et pose fièrement. Lorsque je lui montre l'écran de mon appareil en lui disant : linda (belle), la joie éclate sur son visage, dans ses mots et à travers son sourire ou plus exactement son rire ! Elle répète, oh ! linda, linda ! Il faut parfois peu de chose pour donner du bonheur.

Pas à pas nous arrivons dans le quartier de **Bella-Vista**. Décidément, ce quartier me plaît beaucoup. Les façades d'une rue sont couvertes de tags, de superbes tableaux. Ils sont les vitrines de bars ou de restaurants à la décoration originale, chaleureuse ou moderne. Sur le trottoir, des carrés de mosaïques réalisés par des artistes. Cette rue débouche sur la « casa colorada » de couleur rouge et qui est le musée de **Santiago**. Puis la rue de la constitution où les restaurants se suivent avec leur charme, leur originalité. Nous sommes accostés devant chacun par un serveur ou une serveuse qui vante son établissement. Notre choix se porte sur *La Bohème* L'endroit est tenu par un Français. La terrasse, avec musique en live, est bondée. L'intérieur, sur plusieurs niveaux et cloisonné de poutres, meublé de longues tables en bois est lui, très calme. Ici, la musique est douce, avec la chanteuse à la voix suave, coulante de Cassandra Wilson.

Le service est classe mais d'une longueur à couper l'appétit. Enfin, les plats choisis par chacun sont délicieux. Nous sommes servis dans de grandes assiettes avec une décoration de paprika et de zigzags noirs. Un seul reproche, rien n'est vraiment chaud, pas même l'eau de mon thé qui a du mal à infuser.

Vendredi 14 décembre

Grasse matinée ! Petit déjeuner à 8h15 !

C'est notre dernier jour ensemble.

Tenue d'été ! Ouf ! Quel plaisir de sortir légèrement vêtue !

Direction le centre pour faire l'indispensable change. Visite de l'église de *la Merced* au passage, cette fois elle est ouverte. Avec ses dorures, ses marbres, ses bois sculptés, ses peintures, elle est très belle. C'est surtout sa chaire qui est magnifique, avec tous ses personnages religieux en relief, du sol au plafonnier.

Musée d'art précolombien. Pour tout apprendre ou presque des premiers habitants jusqu'aux Espagnols. L'exposition se termine par une exposition de textile, ce qui me passionne le plus ! Les tissages parfois extrêmement fins, sont faits de poils de lamas, de coton et d'herbe. Beaucoup de ces textiles servaient pour envelopper les corps lors de leur ensevelissement en position de fœtus. Une exposition temporaire dans l'aile voisine est surprenante ! Les mœurs sexuelles **des Mochicas** étaient sans tabous, c'est le moins que l'on puisse dire et nos films pornographiques n'auraient rien de choquant pour ce peuple.

L'église San Augustino, avec ses colonnes corinthiennes, attire l'œil au milieu des rues piétonnes. A l'intérieur, une immense crèche couvre toute une chapelle.

Pendant que nous mangeons un encas devant *l'église San Francisco*, deux gamines, d'environ 10 ans, prennent une douche sous la fontaine, au milieu de la place. Elles viennent bavarder. Elles sont ravies des savons et du chocolat que je leur offre. Elles posent volontiers pour une photo. Dans un moment elles vont se changer avec les vêtements secs, que la maman tient dans un sac, avant de repartir à l'école. Santiago plage-Fontaine !

L'église de San Francisco est charmante avec des murs en pierre, un superbe plafond en caissons et une verrière qui éclaire le chœur.

Nous prenons un taxi jusqu'à la gare du funiculaire pour la **colline de San Cristobal**. Ce chauffeur de taxi est venu à Lyon avec sa femme il y a un an. Ils sont restés un mois. Ils ont visité les Dombes. Ils ont bien mangé. Il garde un bon souvenir de son voyage.

Du haut de la colline nous avons une vue à 360° sur la ville. La chaleur de brume nous empêche d'apercevoir les montagnes et surtout le sommet de l'Aconcagua! Une statue toute blanche de la vierge – immaculée conception - domine la colline :

Hauteur : 863,94 m du niveau de la mer – 342,50m au-dessus de la station du téléphérique et 288,50 m de la place d'Italie.

Elle mesure 14m de haut et son socle 8,30 m. Son poids est de 36.610 kgs.

Elle a été fabriquée à Paris par la fonderie du Val d'Oise.

Son coût était de 22.242 dollars au moment où elle a été construite.

C'est un lieu de pèlerinage. Le pape Jean-Paul II est venu ici en 1987. Une plaque, apposée à l'intérieur de la cabine du funiculaire, le rappelle.

Descente de nouveau en funiculaire et retour à pied à l'hôtel.

Le paséo de Bella vista est très animé. C'est une grande cour protégée par les immeubles. A l'intérieur grand nombre de boutiques de souvenirs, des bijouteries, des galeries d'art, des bars et des restaurants. Contre un mur en mosaïques chante une rampe de jets d'eau et disséminée à travers la cour une exposition de photos. C'est une oasis au milieu de ce quartier particulièrement animé et bruyant.

Les bagages refaits pour le départ de demain matin, nous prenons tous les quatre un dernier pisco dans notre chambre avant de repartir manger. Où ça ? Dans le quartier de **Bellavista** !!!!!

Sur la place *Boquedano*, il est surprenant de voir les nombreux voyageurs, faire la queue dans un ordre parfait pour prendre leur bus. Il fait bon, les montagnes autour de la ville forment une couronne rosée. Nous nous mêlons à la foule pour traverser la place, la *rue O'Higgins*, la *rue Balmaceda* et le pont qui traverse le *Rio Mapocho*. Avec Renée, en femmes pipelettes, nous ne pouvons pas ne pas regarder les femmes qui avancent devant nous. Nous échangeons nos commentaires. Comme chez nous, les tailles basses ne sont pas toujours des mises en valeur de la silhouette. Ici, la surcharge pondérale ne semble pas encore traumatiser les esprits. Il est parfois dur d'accepter les formes callipyges de certaines jeunes filles ou jeunes femmes moulées dans un fond de jean qui semble prêt de tomber. Ou, des estomacs qui débordent. Ou des jupes mini et tailles basses sur des corps plus que replets. Dommage, lorsqu'elles sont « minces » avec leurs cheveux noirs et leur regard de braise, elles savent naturellement être jolies !

Sur des marches, dans l'encadrement d'une porte d'immeuble, une maman et ses deux filles d'une dizaine d'années, emballent des roses une par une dans un papier cellophane. Roses de papier ou roses naturelles.

Au pied d'un arbre, assise dans l'auréole de terre autour de cet arbre, une maman donne le sein à son bébé de 7 jours. Incroyable ! Au milieu de la circulation dense, du bruit, des piétons qui crient, elle a trouvé ce havre à son goût. Chez-nous, je suis sûre qu'une âme charitable aurait déjà alerté la DAS !! C'est la grande sœur, ou tante ? Je n'ai pas compris qui prend le bébé dans ses bras pour que je fasse une photo.

Après avoir tourné et retourné, détaillé mille menus, nous revenons à nos premières amours, c'est-à-dire au restaurant *Venezia*. Renée est particulièrement servie avec son 1/2 poulet-frites. Ce poulet entier doit rassasier au moins 6 à 7 personnes ! Nous éclatons de rire devant cette assiette qui déborde.

Nous retrouvons une des fillettes aux roses. Elle passe au restaurant vendre son produit. Ce sera un revenu apprécié dans la famille.

Jean-Yves nous offre le verre de l'adieu dans le *patio de Bellavista*. Trouver une table, tient du miracle ! Notre serveur est trop ! C'est un jeune métis d'environ 30ans, complètement dans les nuages. Nous lui répétons plusieurs fois notre commande pour qu'il l'enregistre. Il l'a récapitulé, la répète. Bon, c'est vrai, nous voulons chacun une boisson différente, mais tout de même c'est son métier ! Après avoir attendu un temps certain, il arrive avec l'eau, puis un peu plus tard, mon verre de vin blanc et encore après avoir attendu, oh, miracle, arrive en même temps les deux dernières consommations. Il a toujours un franc sourire, à moins que ce soit le nôtre qui soit contagieux ? Il semble très heureux de vivre, danse légèrement en marchant. Peut-être chantonne-t-il un air de samba dans sa tête. Un air qui lui rappelle son pays et lui permet de tenir le coup dans cette ville grouillante de **Santiago**.

Ile de Pâques- Rapa Nui

Pour comprendre l'histoire de l'île, voici quelques explications :

Moai	: Statue de pierre
Pukao	: Chapeau ou coiffe ou chignon en pierre de lave rouge qui sont posés sur la tête des moais
Ahu	: Plateforme sur laquelle sont posés les moais
Ana	: Caverne, cave
Makemake	: Nom du dieu qui donne la force
Mana	: Force donnée par le dieu Makemake
Rano	: Cratère
Maunga	: Colline
Hanga	: Baie
Motu	: Ilet

Pourquoi ce nom de Pâques ? Tout simplement parce que l'île a été découverte par Jacob Roggeveen le 5 avril 1722, un jour de Pâques ! Il fut très surpris de découvrir ces immenses statues de pierre qui tournaient le dos à la mer. Sur l'île ne vivaient que quelques indigènes qui ne possédaient que des outils en pierre et de simples pirogues.

Cinquante ans plus tard, c'est le capitaine Cook qui s'arrête ici. A son bord un marin hawaïen comprend la langue polynésienne que parle les insulaires. Ils purent ainsi apprendre que ces gens étaient les descendants des sculpteurs des statues et selon leurs légendes, ils étaient arrivés sur l'île avec leur chef Hotu Matu dans les années 380. Après avoir dérivé plusieurs jours, ils abordèrent sur cet îlot, le nombril du monde : Te pito o te Henua.

C'est le capitaine Cook qui donne le nom de Rapa Nui à l'île de Pâques. La Pérouse à bord de la Boussole s'arrête ici en 1786.

Les chercheurs pensent que les premiers habitants sont arrivés ici vers l'an mille avant J.-C. en provenance de Nouvelle-Guinée et des îles Fidji. C'est dans les années 400 que furent taillées les premières statues la tradition à perduré jusque dans les années 1500. Ce culte fut remplacé par le culte de l'homme-oiseau.

La population d'environ 15.000 âmes au 18^{ème} siècle n'est plus que de 4.000 personnes aujourd'hui. En 1877, l'île ne comptait plus qu'une centaine d'habitants. Les guerres tribales du 17^{ème} siècle, les maladies apportées par les navigateurs, la razzia faite par le Pérou en 1862 de tous les hommes et les femmes en parfaite santé pour ramasser le guano dont l'Europe était très friande, les maltraitance des hommes d'affaire comme le Français Dutrou-Bornier et également par le système autoritaire de l'armée Chilienne entre 1888, année où le Chili reprend l'île à l'Espagne et 1970 où l'île accède enfin à une certaine démocratie, une certaine forme d'indépendance.

En 1995, Rapa Nui est déclarée patrimoine de l'humanité par l'UNESCO.

Actuellement les ressources viennent surtout du tourisme : 20.000 visiteurs par an ! Cette affluence n'est pas sans poser aussi des problèmes environnementaux.

Pour ma part, je souhaite que l'île de Pâques garde sa physionomie actuelle, qu'elle ne cède pas à la tentation des dollars et des grands groupes de tours opérateurs qui, par des constructions alléchantes pour les visiteurs, transformeraient ce superbe territoire en vaste centre de vacances !

Samedi 15 décembre

Un dernier bisou à Renée et Jean-Yves sur le pas de la porte, entre nos deux chambres.

7h pile l'agence « ADS mundo » est là. Pas courageux ou mal organisé, le personnel du Principado ne nous a pas préparé de box-lunch de petit-déjeuner.

Nous embarquons à bord d'un boeing 747. Il est complet. Nous n'avons toujours pas de hublot. Nous sommes sur le rang devant. Nous pouvons allonger nos jambes. Au moment du petit-déjeuner, je sors ma tablette de l'accoudoir. Je constate qu'elle est couverte de coups de feutre noir. Un enfant assis précédemment à cette place y a dessiné, ses colères, ses rages et ses rêves. Dans ces lignes qui se croisent, ces pics, ces ronds, ces triangles, tout est écrit. Moi, adulte, je ne sais pas déchiffrer ce livre. Je ne fais qu'imaginer. Je trouve cette tablette magnifique, pleine de mystère. Je regrette que mon appareil photo soit dans le casier au-dessus de ma tête. L'hôtesse, avant que je n'ai eu le temps de dire « ouf » se précipite avec sucre en poudre et lingette humide à la main pour effacer ce tag enfantin. J'ai beau lui dire : « no, bueno » en agitant ma main pour lui faire comprendre qu'elle doit laisser cette tablette en l'état. Non, elle frotte à s'en faire une tendinite. Le feutre récalcitrant, s'accroche par endroit. Alors pour dissimuler à ma vue ce chef-d'œuvre, elle me pose une nappe blanche de « first classe » sur ma tablette ! Adieu le rêve, adieu le partage !

4h de décalage. Il est près de 13h lorsque nous nous posons sur l'aéroport de Mataverí sur **l'île de pâques**. Le décalage horaire est de quatre heures. Mon sac arrive le dernier. Et par ma faute, Lili et le couple de touristes arrivés par le même vol, attendent sur le parking.

Lili ne failli pas à la tradition. Elle nous dépose le collier de fleurs autour du cou « **bienvenue sur Rapa Nui** ». Lili nous conduit chez elle en traversant le village **Hanga Roa** pour que nous prenions quelques repères afin de nous y retrouver pendant notre séjour. Elle ne tarit pas d'explications au cours de cette « traversée ».

Lili est un petit bout de femme d'un âge indéfinissable, aux manières précieuses. Elle tient à ce que ces clients se sentent bien chez elle et c'est à son honneur. Nous nous posons en premier dans la salle à manger pour un verre de bienvenue que nous buvons en écoutant toutes ses propositions, ses offres de visites et les consignes diverses.

Nous avons la chambre N° 5, sur la porte ce numéro est marqué par cinq coquillages. La chambre est petite, sobre, modeste sans recherche particulière de décoration. En étant debout devant la fenêtre, nous avons vue sur la mer. Devant la chambre, une terrasse. Il faut contourner le bungalow pour y arriver. La porte de la chambre donne elle, à l'arrière, côté jardin. Devant la terrasse, des filaos, une haie qui nous protège de la route et au fond, la mer bleue qui se brise sur les rochers de lave. Quelques surfeurs s'amuse.

Nous partons à la découverte de nos premiers Moais sur le site de **Tahai**. Nous allons rester là jusqu'au coucher du soleil. Quatre statues posées sur leur Ahu, suivi d'un petit isolé et plus loin, un grand solitaire coiffé de son Pukao rouge, auquel les archéologues ont remis les yeux comme ils étaient à l'origine, avec corail et obsidienne.

Suivant sa courbe journalière, le soleil ne tarde pas à frôler la mer, laissant éclater, pour mieux se faire regretter, ses couleurs de feu. Les Moais, impassibles semblent aussi s'endormir. Ils deviennent plus sombres et leurs corps de pierre ne vivent plus qu'en ombres chinoises. Le ciel fait son spectacle, joue de ses couleurs et change selon ses désirs la toile de fond de ces statues. Les bateaux dans le port se laissent bercer par cette mer en mouvance dans laquelle un peintre distrait a fait tomber sa palette.

Dimanche 16 décembre

Dès 8h, messe oblige, Lili accueille ses hôtes pour le petit-déjeuner.

Elle bavarde, bavarde, nous parle de son voyage avec Tadéo, au Tibet l'automne dernier. Ce voyage l'a enchanté et je dois dire que son récit me donne envie d'aller y voir, moi aussi.

La messe est vivante, conviviale. Monsieur le curé et son assistant, accueillent leurs ouailles, en aube blanche, large collier de fleurs jaunes autour du cou, sur le parvis de l'église.

La messe est en langue espagnol et Rapa nui mélangées. Les chants sont magnifiques, repris par tous les fidèles, accompagnés d'un orchestre mélangé à la foule et composé de : deux guitares, un tambour et un accordéon.

Les statues dans l'église sont en bois sculpté et la représentation est mi-religieuse, mi-fétichiste. Même le christ dans le chœur a une tortue sur la tête. Les textes de chaque côté sont également en espagnol et en Rapa nui.

Je retourne voir les Moais de **Tahai**. Ce matin ils sont éclairés par le soleil et les yeux blancs du plus grand semblent regarder vers un au-delà que nous ne pouvons pas comprendre.

La journée est magnifique. Le ciel est bleu, la mer roule des vagues tranquilles.

Après notre repas pris sur la terrasse et une sieste sous forme de cartes postales, nous montons jusqu'à la carrière de **Puna pau**. C'est dans cette carrière de pierre volcanique rouge qu'étaient taillés les Pukaos. Nous suivons les indications de Lili, cela reste difficile de trouver le bon chemin. Nous partons du mauvais côté, devons passer plusieurs fois sous des barbelés et enfin, en montant la colline, nous y arrivons. Plusieurs blocs de pierre, plusieurs Pukaos abandonnés trônent au sommet de la colline et dans le fond du cratère.

Du sommet la vue sur l'île est grandiose sur toute la partie ouest : **Hanga Roa**, une vallée de labours, des forêts et tout au fond la ligne d'horizon qui se perd dans le bleu du ciel et de la mer. Les volcans éteints, usés se font collines douces, comme des corps de femmes allongées sur le ventre et dont les formes seraient une invitation aux caresses : les fesses, les reins, les épaules et la tête, repliée sur les bras, perdue dans ses rêves.

Les fleurs le long du chemin sont nouvelles pour moi. Des fleurs sur tiges, jaune et orange, qui ressemblent à des fleurs de lantanas, font le bonheur des abeilles. Des arbres à grosses fleurs rouges magnifiques sont des étrinas. Les cristophines n'ont pas encore leurs fruits et semblent des guirlandes de lampions accrochés pour une fête. Les fruits se forment sur les avocatiers. Les chevaux nombreux paissent en toute tranquillité sur le chemin. Il est un jeune poulain, si fluet qu'il chancelle sur ses jambes. Il quête le sein de sa mère en glissant sa tête entre les deux pattes arrière de celle-ci. Elle ne semble pas disposée à lui donner la tétée et s'en va !

Un véhicule 4x4 s'arrête à notre hauteur. Le chauffeur, un Pascuan, parle très bien le français. Il a boucliné sur les mers du monde en tant qu'employé de la GTM. L'appelle de sa terre natale a été plus forte. Revenu chez lui, il travaille à la télévision locale. Il prépare les traductions du journal local en quatre langues : Rapa Nui, français, espagnol et anglais. Cela lui prend peu de temps et il touche un salaire très correct.

Repas au *Meraki Ra'a*. Poisson grillé, kana-kana pour moi, albacoba pour Jacky. Poissons à viande très serrée pour les deux. Tout est bon et bien servi.

Lundi 17 décembre

Temps extraordinaire. Le bleu du ciel s'allonge sur le bleu de la mer. Couchés dans le lit de l'horizon, ils ne font qu'un. Il souffle une légère brise bienvenue pour tempérer la forte chaleur.

Boisson et pique-nique dans le sac à dos nous prenons la direction du volcan **Rano Kau**. Un Moai, veille seul sur un petit port de pêche. La grotte **Ana Kai Tangata**, est spacieuse et grande ouverte sur la mer. Sur l'une des parois des dessins rupestres représentent des poissons et des flamants (l'homme-oiseau ?). Est-ce dans cette grotte que les Pascuans construisaient leurs bateaux, à l'insu des Chiliens qui les tenaient en résidence surveillée sur un territoire bien délimité ? Entre 1944 et 1958, huit équipages ont pris ainsi la mer pour trouver une vie meilleure, alerter les autres peuples sur leurs conditions de vie et également pour retrouver leurs frères d'origine : les Tahitiens. Ils partaient sur des embarcations solides ou précaires. Tous ne sont pas arrivés à destination. Ils naviguaient à l'aide des étoiles. Une connaissance transmise oralement et connu d'eux seuls. Reste-t-il un seul Pascuan capable de naviguer ainsi aujourd'hui ? Des écritures trouvées sur des tablettes « rongorongo » il ne reste, hélas, personne pour les traduire !

265 m de dénivelé pour arriver au cratère. Sur des troncs disposés pour le repos des marcheurs, nous rencontrons trois jeunes Argentins, je partage le Yerba Maté avec eux en aspirant avec la bombilla qui trempe dans la tasse en bois ou infuse le mélange. Cela me rappelle les vacances en Argentine (encore une fois).

Il fait bon sentir l'odeur des eucalyptus, des feuilles et de l'herbe qui sèche.

Nous avançons, bercés par le roulis des vagues, très diffus. Des lupins en arbustes dressent leur tiges desséchées, porteuses de grains que le vent secouent et qui font croire qu'un orchestre de maracas s'exerce au loin. Parfois c'est un grillon qui se fait entendre ou, plus terre à terre, nos pas qui frappent la poussière, écrasent des herbes sèches et le glouglou de la bouteille d'eau dans le sac. Quelques fleurs, toujours mystérieuses. Des fleurs de mimosas sur un arbre aux feuilles de lauriers roses. Des fleurs de lantanas sur des tiges droites portant quelques feuilles. Quelques lupins à la fleur très courte, jaune vif, qui font croire à des genêts. Un chaman malicieux se cache-t-il derrière les yeux des Moais et s'amuse-t-il les soirs de pleine lune à mélanger les graines ?

Je reste bouche-bée en découvrant le cratère de **Rano Kau**. Surprenant ! C'est un puzzle, bleu intense et vert-gris. Le soleil se reflète entre les îlots de joncs qui ont poussé dessus. Par l'ouverture, dans son flanc, que la lave avait creusé en se vidant du cratère dans la mer, on aperçoit celle-ci bleu marine. Situé à 400m d'altitude ce cratère à un diamètre de 1600m et une profondeur de 200m.

Par un chemin bordé de mini-lupins et de joncs fleuris, nous arrivons au village **d'Orongo**. Celui-ci fait face aux trois îlots : Les Motus Iti, Kao et Nui. Le village n'était habité que quelques semaines par an pendant la fête de l'homme-oiseau. Les maisons très belles sont en pierres sèches et les toits, légèrement voûtés sont fait de pierres plates. L'entrée en façade est un boyau dans lequel il fallait entrer en rampant. Au bout du village, en bordure du cratère, des pétroglyphes sur les rochers représentent l'homme oiseau et le dieu Makemake, ce dieu qui donnait le Mana, la force à ces hommes pour voler jusqu'au motus.

L'endroit est magnifique. Nous baignons dans du bleu de partout !

Retour vers **Rano kau** dont les couleurs ont changé sous les nuages naissants.

Nous redescendons en prenant notre temps. En ne perdant rien de la beauté du paysage.

Repas excellent, face à la mer au restaurant *Hakanini*.

Mardi 18 décembre

Temps toujours aussi merveilleux !

9h30, nous partons sous la houlette de Lili qui, toute la journée, va nous conduire et nous servir de guide à travers **Rapa Nui**.

Nous sommes 8 : le couple Cannois, un couple de Français en poste à Tahiti, un jeune couple de la région parisienne, Jacky et moi.

Mariée depuis 23 ans à Taddéo le Pascuan, Lili a été adoptée par toute la communauté de l'île. Elle se sent Pascuane, parfaitement intégrée à cette île qu'elle connaît maintenant comme sa poche. Elle n'est pas seulement tombée amoureuse de l'homme qui l'accompagne dans la vie mais aussi de sa terre qu'elle a fait sienne.

Voici toutes les informations qu'elle nous communique au cours de la journée, au fur et à mesure de notre parcours :

Nous voici à l'aéroport, modeste certes, il a la piste la plus longue du monde : 4km200. Parce que cette piste est prévue servir pour les navettes américaines en cas de problème à l'atterrissage.

La NASA à toujours un bureau sur l'île. Pour surveiller le passage des satellites et aussi le mouvement des plaques tectoniques. L'île glisse de 6,5cm par an vers l'Amérique du Sud.

Les cartes sont mises à jour régulièrement à l'institut géographique de Rennes.

Entre 1965 et 1972 les Etats-Unis ont installé une base. C'est grâce à leurs dollars et à leurs besoins que les Pascuans ont eu l'eau courante et en 1966 l'électricité qui fonctionne au fuel.

Lorsque le président Allende arrive au pouvoir, il chasse les Américains et il veut échanger les générateurs au fuel contre des générateurs à bois. Il pensait pouvoir emporter les plus modernes au Chili. Les Pascuans se sont révoltés et ils ont gardé leurs installations.

Une importante source de revenus, une manne inespérée est tombée du ciel sous la forme du cinéaste Kevin Costner en 1993-94, lorsqu'il est venu ici tourner son film « Rapa Nui ». C'est bien loin d'être un film historique, le bénéfice n'est pas là ! Par contre, cela a donné du travail, bien payé, à tous les habitants de l'île. Et tous à différents niveaux en ont tiré profit !

Deux grands traits le long de **Maunga Vai O Hao** ? Aux moments du festival de l'île, un grand concours est organisé pour tous les jeunes. Ceux-ci doivent descendre la colline, nus, peints en rouge et attachés sur deux troncs de bananiers. C'est le plus rapide qui est déclaré roi de l'île pour une année, avec à l'appui une belle somme d'argent. Il y a souvent des blessés, voir des morts. En 2007, le vainqueur a descendu cette colline en 14 secondes. Soit une vitesse de 84km/h ! Pas mal ! Sur l'île, (qui n'est pas dénudée comme on pourrait le croire à la lecture de certains reportages) on trouve beaucoup de forêts d'eucalyptus. Cet arbre pousse vite et protège les cultures des embruns marins. La déforestation n'a pas été provoquée par les habitants pour transporter leurs monolithes. Non ! Les bois étaient utilisés pour la cuisine. Ils sont partie en fumée lors d'incendies, peut-être pendant les révoltes de la seconde moitié du 17^{ème} siècle. Ils ont été arrachés sous la violence des tsunamis – 3-4 par siècle, le dernier en 1960. Les archéologues ont aussi trouvé des cendres sous les Ahus. Ils en ont déduits que les chefs, voir tous les habitants étaient incinérés, ce qui nécessitait une grande quantité de bois.

Des constructions plus ou moins rondes, en pierres sont des poulaillers. Une seule pierre était enlevée le matin pour que les volatiles attirés par la lumière mettent le nez dehors. La nuit ils savaient rentrer et ils étaient ainsi protégés de tous les prédateurs, animaux et humains !

Des cartons jaunes, suspendus dans les arbres, nous intriguent. Ce sont des tue-mouches. Ils sont là pour piéger la mouche-pisseuse, dévastatrice des arbres.

Les moutons, il y en a eu jusqu'à 55.000 têtes ! L'élevage avait été développé par un certain Bornier, véritable tyran qu'un groupe de Pascuans assassina en 1876.

Les derniers moutons furent vendus aux enchères en 1985. Enfin, il en reste 100 environ chez un éleveur privé qui a interdiction d'augmenter son cheptel.

La plage d'**Anakena** est une anse de sable blanc bordé de palmiers. Les Moais d'**Ahu Nau Nau** regardaient le village et tournaient le dos à la mer. Ils avaient tord, la vue est plus belle de l'autre côté. Mais, ils devaient veiller sur le village par leurs regards et leur présence.

L'eau est bienfaitrice pour mes jambes (j'espère revenir pour le reste). Les villageois avaient trouvé un endroit bien agréable.

Un chien qui ressemble comme deux gouttes d'eau à celui que j'ai eu autrefois va jouer à cache-cache avec les statues, il remplace la vahiné qui figure sur les cartes postales. Je ne peux m'empêcher, lorsqu'il passe près de moi de crier son nom: Diano ! Comme si le temps s'était arrêté.

Lili a prévu les paniers repas et nous nous installons, sur des troncs, dans une clairière d'eucalyptus. Un bienfait pour mes poumons. Je respire à fond. Nous sommes dans un calme meublé de mille bruits : le chant des oiseaux, le beuglement des vaches et le clap-clap des sabots des chevaux que montent deux jeunes Pascuans.

Plus de batterie ! Il faut pousser. Jacky se met au volant, moi je fais la photo souvenir, les autres poussent et hop ! Le moteur démarre, en route pour la suite !

Les pétroglyphes du site de **Tongariki** sont particulièrement bien conservés et avec l'aide de Lili nous comprenons tout. La tortue, l'homme-oiseau et la femme, représentée par la forme de son sexe, son « comari ». Comme des pétales tombantes, les lèvres : replètes pour la jeune fille, avec des orifices pour la femme mère et très longues et tombantes pour la vieille femme.

Une coutume voulait que des jeunes filles soient enfermées dans une grotte, située sur une colline en bordure de mer, pendant plusieurs mois, afin que leur peau devienne blanche. Elles devaient aussi, par un travail quotidien, étirer au maximum leurs lèvres afin qu'elles soient les plus longues possibles afin de décupler leur plaisir ! Belle coutume ! La jeune fille la plus blanche et qui avait les lèvres sexuelles les plus longues était offerte en mariage à l'homme-oiseau ou au chef de l'île. A quelques mètres de là nous regardent les sept Moais posés sur l'**Ahu de Tongariki**. Renversés par le Tsunami de 1960, ils ont été replacés par une société japonaise qui voulait utiliser ce site pour sa publicité « *Avec nos grues, nous sommes même capables de redresser l'histoire* ».

L'un d'entre eux est resté, face contre terre. Isolé, un autre a fait un voyage au Japon pour une exposition. Celle-ci terminée, il est revenu sur la terre de ses pères.

Nous terminons par le volcan **Rano Raraku**. C'est dans les carrières situées sur son flanc qu'étaient taillés les Moais. Si le basalte est une pierre dure, il n'en est pas de même du tuf volcanique et un défaut dans la veine, une mauvaise manœuvre au moment du transport suffisait à faire échouer un travail de plusieurs mois. Le sol est jonché de ces monolithes inachevés, cassés ou tout simplement tombés, comme sur un champ de bataille, au moment de leur départ. Ils sont impressionnants par leur taille. Le plus grand n'a pas été « décollé » de la roche. Il mesure 21m. Le plus petit trouvé sur l'île mesure 1m50. La taille était effectuée à l'aide d'outils en pierre. Les ouvriers étaient payés en nourriture, c'est-à-dire que, plus les récoltes étaient bonnes et plus la famille pouvait engager de personnel. Les statues sont toujours la représentation du chef de village. Lorsque le fils aîné se marie, le père lui passe le pouvoir. Ensuite il peut s'occuper de la construction de son effigie. Cette statue reste à la carrière jusqu'à sa mort et peut mettre plus d'une année pour rejoindre son village et être enfin érigée sur son Ahu. Les yeux n'étaient creusés et décorés qu'à ce moment là.

Le transport des Moais a fait couler beaucoup d'encre. Beaucoup d'archéologues ont fait des essais. Le Suédois Thor Heyerdhal, avec 21 hommes déplace de six mètres, une statue en 1h30. En 1982 Jean-Paul Sibert essaie également un transport debout. Pas plus concluant. La coutume de ses statues prend fin au 17^{ème} siècle au moment des révoltes entre villages.

Le sommet du cratère est féérique. Un lac d'eau verte, entouré d'une terre rouille, une bordure de joncs flottants qui se déplacent au gré du vent, un groupe de chevaux venus se désaltérer, quelques buissons et des étrinas à fleurs rouges sur le côté. Cet arbre étrina, est aussi appelé arbre à Baleines car sa grande floraison principale se fait en mai, au moment où les cétacés passent au large des côtes. L'endroit en cette fin d'après-midi est absolument splendide, presque magique.

Repas au *Te Moana*. Présentation sur assiettes en bois, grande quantité et goût excellent.

Mercredi 19 décembre

Il fallait bien que ça arrive, après le ciel bleu du réveil, le ciel se charge de nuages et il commence à tomber une pluie fine dès que nous enfourchons nos montures.

Aujourd'hui promenade à cheval sous la direction de Tadéo. Je ne suis jamais montée sur un cheval et je me réjouis. Je les aime. Mon cheval s'appelle Matahiki, enfin c'est ce que j'ai compris. C'est un alezan avec quelques taches blanches, discrètes, sous le cou. Il est magnifique. Ils sont tous magnifiques sur l'île. Nous en croisons sans cesse en liberté ou montés par des cavaliers qui font corps avec eux. C'est de toute beauté. Ils sont d'une grande finesse, d'une grande élégance. Je caresse le mien à l'encolure. Son poil est lisse, doux. Le trajet se déroule sans problème, en marche entrecoupée de quelques trots. Nous traversons des champs de lave, des parterres de goyaviers en fleurs, les fruits commencent à se former. Tadéo nous partage le fruit d'un arbre qui porte bien son nom de pomme-rose. Le goût de cette petite pomme est vraiment celui de la rose. Nous arrivons à l' **Ahu Akivi**. Le seul endroit où les Moais regardent la mer. Pourquoi ? Personne n'a trouvé d'explications. Bon, avec la brume et le temps gris, aujourd'hui, ils ne voient pas grand-chose ! Je quitte à regret mon compagnon en lui faisant un câlin, en lui murmurant quelques mots tendres à l'oreille.

La chaleur humide m'a épuisée et je m'endors à l'heure de la sieste !

Nous allons « en ville » C'est-à-dire au village **d'Hanga Roa** pour la poste qui n'a aucun timbre spécifique de l'île ! Un scandale ! Nous partons sans penser au tampon ? Nos cartes auront-elles le sceau spécifique ou vont-elles être passées dans une vulgaire machine automatique ? Nous aurions dû, comme à Ushuaia, demander à l'apposer nous-mêmes ! Je ne suis pas sûre qu'ici les employés aient le courage de se muscler le poignet !

Dans une boutique, la vendeuse ne quittera l'écran où elle fait une réussite, qu'uniquement pour encaisser nos achats. Peu de commerces sont bien tenus et dans la mesure du possible je privilégie les boutiques où le personnel se donne de la peine pour la présentation et la propreté. Je suis surprise de la tenue des supermarchés. Sur les plans inclinés des étals en bois, beaucoup de fruits sont pourris et les légumes fanés. Dans les vitrines réfrigérées, la viande est posée au milieu des fromages et autres saucissons sur des étagères sanguinolentes. Je veux bien croire que sur cette île éloignée de tout, rien n'est facile, le ravitaillement se fait par avion régulièrement, ou par bateau trois fois par an. Moi, ancienne commerçante qui ai toujours eu comme devise : présentation, propreté, accueil, je suis peinée par ce laisser-aller.

Repas chez le français caractériel de l'île, « l'obélisque » du restaurant *la Taverne du Pêcheur* Son physique est proche de celui d'obélisque et ce soir il est d'une humeur neutre. Nous y mangeons fort bien, sa réputation n'est pas usurpée. Jacky a, enfin, dans son assiette un vrai poisson avec tête et queue et moi une viande d'origine argentine sauce roquefort, un délice ! Nous arrosons le tout d'un vin rouge chilien, un Santa Emma gouleyant.

Jeudi 20 décembre

Journée lézard ! J'ai envie de dire : enfin ! A chaque fin de voyage, il me manque quelques jours de détente au bord d'une plage, un bon livre à la main et les yeux perdus dans l'horizon.

En allant voir les Moais de **Tahai** nous avons repéré un endroit avec des arbres pour l'ombre et un petit bassin pour la baignade. La serviette est posée. J'enlève les vêtements inutiles pour ne garder que le maillot de bain et je me mets au soleil. Du bruit autour de moi ? Je lève la tête. Ce sont les employés municipaux qui viennent installer des barbecues géants. Puis ce sont des jeux pour enfants qui sont gonflés (qui s'envolent par le vent), un trampoline est monté. Puis des tentes de toile dressées et des enceintes pour un orchestre qui va suivre sans doute. Impossible de rester au milieu de ce brouhaha. Nous filons plus loin, jusqu'au dernier Moai où nous nous mettons à l'abri du vent et du soleil dans une petite grotte pour le reste de la journée. J'avais mal choisi le jour !

C'était la kermesse ! Le dernier jour d'école ! Au retour, nous voyons tous les enfants avec leur cadeau, leur confiserie et les adultes plient bagages !

Repas au *Ariki Nui*, correct. Ce qui l'est moins c'est la facturation de 1100 pesos le thé (ça c'est normal !) et tout autant pour avoir rajouté de l'eau ! (ceci l'est moins).

Spectacle de danses dans le jardin sous la tente. Belle prestation du groupe « Matatoa ». Un groupe de musiciens important, quatre danseurs et trois danseuses qui se donnent à fond pendant plus d'une heure. Les danseurs se déchaînent pour faire des incantations au dieu Makemake afin qu'il leur donne le Mana, cette force surnaturelle. La jeune danseuse, près de nous est grande, belle et même si son ventre paraît douillet, elle n'a pas encore les rondeurs de beaucoup de femme d'ici. Je trouve les trois hommes bien faits. Ce sont eux qui attirent mon regard. Ils sont vêtus d'un minimum qui ne cache pas leur pilosité et laisse deviner leur masculinité. Leur peau dorée, leurs muscles saillants, hum, mes mains iraient bien aider à continuer les tatouages qui couvrent en partie leurs corps. Chut, je ne dois pas laisser mon esprit fantasmer. Je dois me contenter de laisser mes yeux profiter et mon appareil photo mémoriser !

Vendredi 21 décembre

C'est décidé, nous louons une voiture. Jacky n'ergote pas, il retient pour deux jours. Lili téléphone à l'agence pour que le véhicule soit livré directement chez elle. Nous allons refaire le tour de l'île en nous arrêtant cette fois sur les sites que nous n'avons pas encore vus.

L'Ahu de Vinapu a la curiosité d'avoir ses pierres taillées à angles droits comme un mur inca. Pourtant il a été bien établi que ceux-ci ne sont jamais venus ici.

Sur **l'Ahu Paukura**, les Moais, sont tombés face contre terre, triste fin pour ces grands seigneurs. Un peu plus loin, de l'autre côté de la route, **l'Ahu Akahanga** git tristement abandonné. Était-il face aux terres ou face à la mer ? Le doute subsiste.

Un peu plus loin, de l'autre côté de la baie, **l'Ahu Tetenga**. Les Moais sont tous à terre leurs Pukaos ont roulé sur le sol. Sur ? Enfin au sol, **L'Ahu Te Pito Kura** à la particularité d'avoir un Pukaos ovale alors qu'ailleurs ils sont ronds.

Tout près, « le nombril du monde ! » une pierre ronde de granit, comme un gros galet, est magnétique. Un couple de japonais avec leurs deux enfants, en font l'expérience en posant leur boussole dessus. Celle-ci perd le Nord !

Nous retrouvons le volcan **Rano Raraku**. Je ressens la même émotion que la première fois. Les chevaux sont partout, ils nous ferment le passage et partent dès que nous approchons. Dommage ! Cette fois nous escaladons les parois du cratère, jusqu'à une fenêtre qui donne sur le site de **Tongariki**. Le long du chemin, toujours des statues, abandonnées. Une belle fleur orange vient d'éclore au pied d'un de ces personnages en partie enterré, comme si la nature voulait lui rendre hommage.

Au moins soixante chevaux vont et viennent. Il y a plusieurs poulains. Tout un groupe est autour du point d'eau. Je veux qu'ils restent là, qu'ils ne s'enfuient pas à mon approche. Je respire à peine. Je marche sur des œufs. Je regarde ces amis, si beaux. Ils me regardent aussi, ne bougent pas, restent en attente, seuls les petits glissent leur têtes sous le ventre de leur mère pour téter. Nous pouvons passer. Ils restent là. Nous avons réussi à les apprivoiser.

Après un coup d'œil sur la baie **d'Ovahe**, nous allons prendre le soleil à **Anakena**. Tout au moins moi. Je me suis allongée. Le vent violent glisse les grains de sable très fins dans ma bouche, mon nez, mes cheveux, j'en ai partout. L'eau est fraîche, 21°-22°. Un petit effort et je suis trempée. L'eau turquoise est transparente et c'est délicieusement bon ! J'aurai fait près de 3h de plage en six semaines de voyage ! Un exploit !

Nous profitons d'avoir la voiture pour manger au restaurant *Aringa Ora*. Celui-ci est excentré. Nous sommes sur la terrasse. Les tables ont des nappes en tissu. Nous attendons un temps infini et la cuisine est quelconque !

Samedi 22 décembre

Découverte avec notre 4x4, de la partie Ouest de l'île.

Coup d'œil au cimetière **d'Hanga Roa**. Il est très fleuri de fleurs naturelles et en papier. Les plaques sont souvent en pierre volcanique. Les noms sur les tombes se retrouvent souvent : Teao, Pakarati, Chavez, Pakomio et Pont (d'origine brestoise).

Nous tâtonnons pour trouver la piste. Pour trouver la **Cave Ana Kakenga** aussi. Sans le secours d'une jeune fille anglaise qui parle fort bien le français, nous serions passés à côté. Nous entrons à reculons dans le boyau en nous éclairant de l'autofocus de mon appareil photo et nous rencontrons Joël, en possession de la lampe de la jeune fille. Il nous attend pour le retour. La cave se divise en deux bras qui s'ouvrent en fenêtre sur la mer, au sommet d'une falaise.

A **L'Ahu Tepeu**, le Moai est couché et en morceau. Cet Ahu est construit de pierres étroites, juxtaposées les unes aux autres. Sur l'immense prairie devant, les plus grandes cases bateau de l'île. Près de 55m. de long. Un soubassement ovale, fait de longues pierres, dans celles-ci des trous ronds étaient creusés pour recevoir les roseaux qui constituaient le toit de la maison.

Nous retrouvons **l'Ahu Akivi** et ses Moais qui aujourd'hui, peuvent voir la mer. Elle est là et bleue comme le ciel.

Nous aurions voulu monter au sommet de l'île le **Terevaka**, Hélas, sans pancarte, nous nous trompons de sommet. Qu'importe, la vue circulaire est très belle si ce n'était un feu de broussailles, comme il y en a souvent sur l'île, dont la fumée nous bouche une partie du paysage.

Nous rentrons en passant par **Rano Kau** pour un dernier coup d'œil. Ce cratère sous un ciel différent a d'autres couleurs, cela n'enlève rien à sa magie. Un milan plane, se pose devant nous, reprend son envol à la recherche d'une proie. Les milans ont été introduit pour lutter contre l'invasion de rats, débarqués des navires. Maintenant nous a dit Lili, il y a les rats et les milans !

Nous prenons notre repas près du gîte au *Kona Nehe Nehe*. La salle est claire, la vaisselle moderne, classe, le repas bon, les prix corrects, seul le laisser aller est déconcertant. J'échange mes couverts avec ceux de la table voisine. Je laisse les sales au bord de notre table et ils resteront là pendant tout le repas. La nappe n'a pas été changée depuis plusieurs repas, elle en porte toutes les traces. La serveuse, fille de la maison ou femme du cuisinier, nous sert pieds nus, bon ! Turban et T-shirt, passe ! Mais le bermuda avec un fond qui semble avoir essuyé toute la poussière du coin, non ! Je ne suis pas d'accord ! C'est n'avoir aucun respect pour le client.

21h nous sommes à l'église pour le concert juvénile. Sous la baguette d'un Pascuan bon teint, les enfants de l'école de musique vont jouer des morceaux au piano, au violon et à la contrebasse. S'il y a encore du travail à fournir, je trouve leur prestation très honorable.

Dimanche 23 décembre

Je vais écouter la fin de la messe pour profiter des chants pendant que Jacky va visiter le musée. Repas sur la terrasse, les yeux dans le bleu de la mer. Le vent est froid. Je me réfugie dans la chambre. Fini la vue sur la mer ! Le vent a eu raison de mes cachets antiallergiques et le rhume s'est installé. Je me sens fatiguée. Je n'arrive pas à me réchauffer.

Repas *Au Bout du Monde*. Un restaurant tenu par une Belge mariée à un Pascuan. Bel endroit, belle présentation, patronne charmante, un peu cher par rapport à la quantité, pour mes crevettes surtout, et choix trop restreint sur la carte. Jacky se sent frustré !

Lundi 24 décembre

Longue, très longue journée !

Lili nous accompagne à l'aéroport et nous passe autour du cou, selon la tradition, le collier de coquillage et de plume. Un très beau collier ! Nous devons le garder autour du cou jusqu'à notre arrivée à **Santiago** pour espérer revenir un jour sur cette île.

Contrôle sévère dès l'entrée à l'aéroport pour tous les produits agricoles. Vol sans histoire. Nous arrivons à 18h25 à **Santiago**. Nous discutons le prix d'un taxi à 50\$ et nous retrouvons une fois de plus *l'hôtel Principado de Asturias*. Nous n'avons pas de réservation mais en tant que bons clients nous bénéficions d'un prix à 80\$ petit-déjeuner compris. C'est moins cher que chez Lili !

Il est près de 21h lorsque nous sortons pour trouver un restaurant. Pratiquement personne dans les rues. Il semble que nous sommes dans une autre ville. Pratiquement pas de restaurant ouvert en dehors de deux chinois.

Sur la place d'Armes, le sapin Coca Cola est tout illuminé, comme la cathédrale. Beaucoup de mouvement ici. La messe est commencée depuis 21h. Elle est retransmise à la télévision. C'est l'évêque en personne qui officie, il est accompagné de plusieurs diacres et prêtres. La cathédrale est très éclairée, les peintures sont mises en valeur. L'ambiance est bien différente de chez nous. L'enfant Jésus est mis dans la crèche puis repris et présenté à la foule par l'un des prêtres. L'assemblée est bon enfant. La foule peut être en tenue habillée pour certains, mais surtout, en jeans, en bermuda, en tong, avec la poussette et le bébé. Les gens vont, viennent, se tassent devant la crèche. Les fidèles, tendance de l'époque, prennent des photos avec leur téléphone portable et lorsque l'évêque descend l'allée principale de la cathédrale à la fin de la messe tout le monde se précipite, appareil en main comme pour une vedette de la chanson. Pendant la messe, derrière le chœur, un petit orchestre accompagne une magnifique voix d'homme. Comme partout les cantiques : minuit chrétien et douce nuit. Il n'est pas un pays où à Noël je n'ai entendu ces airs. J'en ressens à chaque fois de l'émotion. Cela me rappelle aussi mon adolescence lorsque je faisais partie de la chorale dans ma petite ville de Montfort.

A l'extérieur, sur le côté de la cathédrale, dans la rue du même nom, des deux côtés, les trottoirs sont couverts de montagnes de panetones. Les vendeurs donnent de la voix pour accrocher le client. Moi qui pensais que c'était une spécialité typiquement italienne ? Le commerce marche bien.

Là, pas vraiment de restaurants. Nous avançons sur Almuhada sans plus de succès. Nous revenons dans la rue des panetones, nous avons vu un panneau représentant des plats ! Nous espérons trouver mieux pour ce jour de fête, mais bon, pas grave ! Un planton nous fait signe de descendre. Nous prenons un escalier, étroit, sombre et gras. Deux étages plus bas, nous sommes accueillis par des garçons en pantalon noir, chemise blanche et nœud pap. La classe ! La salle est grande et partagée en deux par une demi-cloison. Cela fait un peu réfectoire d'un côté, un peu moins dans la première partie dont les tables sont couvertes de nappes. Les nappes sont en nylon brun et ont souffert des braises de cigarettes. Nous nous installons dans cette partie, c'est plus chic pour un soir de Noël ! La décoration est faite de fleurs en plastique, Les caisses de bière sont entreposées dans l'entrée. L'ensemble des clients a entre 20 et 50 ans. La musique n'est pas pour autant moderne, non ! Elle vient d'un juke-box et elle nous fait plus penser à du Mariano ou du Diego Moreno. C'est gai et dansant, je me lancerai volontiers sur la piste, Jacky aussi, si il y en avait une ! Nous commandons : poulet, frites, salade, bière pour Jacky – 1 litre, pas moins – et un grand verre de vin rouge pour moi. Nous mangeons très bien et nous passons un agréable moment. Oui, pour moi, je suis heureuse d'être là ce soir ! Peut-être nous serions-nous ennuyés dans un établissement plus chic ! Je demande à mes voisins de table de faire une photo pour mémoriser cette soirée.

Dans la rue les vendeurs commencent à ramasser. Je photographie une famille. Chacun a son bonnet de père Noël sur la tête. Cela les fait sourire. Ils voudraient nous vendre un biscuit. Nous leur faisons comprendre que ce n'est pas possible. Nous en ferions quoi ?

Sur le parvis de la cathédrale, plusieurs jeunes femmes sont assises avec leurs enfants. La Croix-Rouge leur apporte repas et réconfort. Et là, l'inspiration ! Je vais acheter un panetone pour leur offrir ! La jeune femme nous voit revenir. Elle crie en ouvrant de grands yeux interrogateurs : panetone ? Oui ! Elle lève les bras au ciel en courant en chercher un ! Nous remettons ce modeste en-cas à une personne de la Croix-Rouge pour qu'elle le partage entre toutes ces jeunes femmes et leurs enfants. Je me penche vers les mamans, un petit garçon d'environ 18 mois vient me faire une grosse bise. C'est mon plus beau cadeau de Noël !

Au milieu de la place d'Armes sous le kiosque, une association alterne prières et chants tout en offrant des sandwiches au gens de la rue qui sont à l'honneur. Un homme petit avec une tignasse frisée fait une allocution, pour que personne n'oublie les gens de la « calle ». C'est ce que nous comprenons. Demain nous reverrons cet homme assis sur un trottoir, appuyé contre un mur d'immeuble. J'aperçois une petite femme âgée. Elle a un visage doux et souriant, son bonnet rouge de Noël sur la tête et elle mord d'un bel appétit dans sa brioche. Elle est trop ! Comme disent les jeunes. J'ai vraiment envie de la photographier. Je m'approche, lui demande en montrant mon appareil, elle pose tout de suite. Elle est super contente. Elle s'en va trouver ses copines pour que je leur montre l'écran sur lequel elle joue les vedettes. Elles veulent aussi leur photo, puis encore une avec leur ami, aveugle, dans la chaise roulante. Elles aimeraient les avoir ces photos ! Zut, le Polaroid est à l'hôtel ! Demain ? Si, si, domani aqui ! Nous reviendrons avec l'appareil.

Nous rentrons vers 1h du matin à l'hôtel.

C'était un très beau Noël !

Mardi 25 décembre

Dernier jour Chilien !

Nous prenons encore une fois la rue O'Higgins pour monter au **Cerro Santa Lucia**. Sur la façade une belle fresque dédiée à la poétesse Gabriella Mistral. Au sommet de quelques marches une magnifique fontaine en demi-cercle, déverse son eau. Une statue de bronze représente un enfant écrivant. Tout est calme et douceur. Les allées montent jusqu'à la chapelle dédiée à Makenna, gouverneur de la ville. De la plate-forme, nous avons une vue circulaire sur le centre ville et les gratte-ciel qui poussent.

La bibliothèque est fermée. C'est Noël !

L'animation de la ville est sur la place d'Armes. La télévision organise des concours pour les enfants et les adolescents. Un groupe de jeunes lycéens fait une démonstration de danses folkloriques. Le cireur de chaussures apprend la patience. Le père Noël aussi, qui reste patiemment sur son chariot en attente d'enfants pour une photo souvenir. Nous parcourons les rues adjacentes et, hélas, nous ne retrouvons pas nos « copines » d'hier soir.

Que de monde au marché central ! Les étals de poissons regorgent de thon, de dorades et autres, tout comme des moules de différentes grosseurs, à 1€ et 1€ 50 le kilo ! Pourquoi le poisson est-il si cher en France ? De l'autre côté, les fruits et légumes mettent de la couleur. Dans le coin des restaurants, les vendeurs accrochent le client et en moins de deux, lui trouve une table. Je crois qu'il n'y a qu'un patron, qu'une enseigne : chez Augusto ! Même si les établissements semblent différents. Incontournable, nous mangeons là ! J'avais pourtant prévu de me contenter d'un grignotage après le petit-déjeuner pantagruélique du *Principado* !

Toutes les églises sur notre chemin sont fermées. Sur un trottoir, nous sommes attirés par un attroupement. C'est un commerce de boisson ouvert 24h/24h ? Sa façade est protégée par une grille. Derrière, la serveuse courbée, à près de 70 ans ! Elle prend l'argent et ensuite glisse l'achat entre les grilles. Je veux faire une photo et c'est une jeune fille qui attend son tour qui veut être photographiée avec les deux hommes qui sont près d'elle.

Nous retrouvons le marché aux fleurs, aux fruits et légumes et nous arrivons sur la place « abandonnée » que nous avons traversée il y a deux semaines. Nous y retrouvons la jeune fille du magasin de tout à l'heure avec un groupe de sans logis. Ils veulent tous des photos. Ils boivent des bières plus que de raison. Certains sont dans la rue depuis combien de mois ? D'années ? Cela fait mal au cœur. Il est un homme très bien qui explique à Jacky qu'il est architecte de métier et au chômage. Il est sur une pente descendante ! Comme la jeune fille, que fait-elle dans ce groupe ? Il en est un qui tourne autour de moi, dirige ses mains délicatement vers mon corps sans me toucher en murmurant « linda » et des mots que je ne comprends pas. Son envie, son manque me font mal. Malgré tout, ma présence semble être pour lui, un cadeau. Je retrouve mon amie cartonneros au même endroit et son copain aussi. Ils dorment ensemble sur le matelas qui est contre le mur. Comme la dernière fois, elle part dans un délire verbal et gestuel, mimant, attaque, blessure et laissant sortir sa hargne contre ceux qui lui ont fait ça ! Aujourd'hui elle a, en plus, le bras droit dans le plâtre. Le soir, elle et son ami partent dans les rues ramasser les cartons pour les vendre : 0,30 (je crois) pesos le kilo ?

Retour place d'Armes. Sous le kiosque un concours d'échecs. Les enfants se pavanent avec leurs poupées, leurs poussettes, leurs camions tout neufs, cadeaux du père Noël. Les spectateurs du spectacle de guignol ont des rires contagieux. Toujours pas nos copines ! Nous rentrons faire les valises.

Repas dans **Bellavista**. Très calme ce soir. Beaucoup de restaurants sont fermés. Un jeune homme nous accoste. Son grand-père de Toulouse est venu s'installer au **Chili** en 1945. Dommage qu'il ne lui a pas appris d'avantage notre langue ! Il connaît mieux la politique française que nous, qui en plus, avons complètement décroché depuis six semaines. Il nous conseille le *Galindo*. L'établissement est plein à craquer. Nous trouvons une petite table tout au fond. Sur le mur des tableaux modernes, surréalistes, sensuels et sexuels, me plaisent beaucoup. L'endroit est très sympathique, chaleureux. Jacky commande un « pastel de choclo ». C'est une sorte de parmentier (sans purée) avec œufs, poulet, bœuf, olives et sauce blanche avec de la semoule, sans doute du quinoa. Pour moi, ce sera « casuela de bœuf » sorte de pot-au-feu, avec un gros morceau de bœuf et une multitude de légumes. Nous nous régalons tous les deux. Pour ce dernier soir nous avons pris : un verre de pisco et un de vin rouge. Le tout ne nous coûte que 12.000 pesos ! Soit 17€ pour les deux !

Nous avons encore pris le polaroïd, alors courageusement nous retournons sur la place d'Armes. Personne ! Nous avisons des religieuses qui distribuent de la soupe. Je montre les photos à l'une d'elle. Non, elle ne connaît pas. Elle demande à un homme qui vient d'avoir son bol. Oui, il les connaît, elles vont venir dormir près de la cathédrale, elles sont là toutes les nuits. Maintenant, elles sont à manger par là, nous dit-il en nous montrant une direction. Nous parcourons toutes les ruelles dans cette direction et encore autour de la cathédrale.

Les nettoyeurs municipaux font le ménage.

Il est près de minuit trente. Il faut rentrer, rien ne sert d'insister ! Nous revenons à l'hôtel, bredouilles.

Je suis triste de ne pas avoir pu honorer ma promesse.

26-27 décembre

C'est sans doute un adieu définitif que nous faisons à *l'hôtel Principado de Asturias*.
C'est un hôtel parfait !

Notre surprise avant de quitter l'hôtel, la photo en première page du journal local de notre président Nicolas Sarkozy avec le mannequin Carla Bruni ! Je rêve ! Je retrouve l'article en détail dans les pages intérieures. Oui, c'est vrai ! J'ai honte d'être Française devant un tel déballage de la part du premier homme du pays, de celui qui représente la France et les Français !

Taxi pour l'aéroport. Dernières dépenses pour épuiser nos pesos.
14h45 nous décollons, soit avec $\frac{3}{4}$ d'heure de retard. Comme nous sommes venus, nous repartons avec le Jacinto Bonavente. Bizarre, cette fois l'équipage est chilien !
Nous pensions avoir moins d'attente à Madrid, mais nous décollons avec 40mm de retard, donc, rien de changé ! Pour la première fois du voyage, nous avons un hublot entre Madrid et Paris.
Comme quoi, tout arrive !

Une page se tourne, place aux souvenirs. Remettre de l'ordre dans toutes les découvertes que j'ai faites pendant ces six semaines. Revoir les photos qui feront renaître les sensations. Relire les notes de mon carnet à spirales, fidèle compagnon de mon emploi du temps, de mes idées et de mes émotions.

Voyage moins intense que ce que j'aurai espéré, en images et en émotions. Pas de marchés colorés, pas de costumes typiques, pas de rencontres avec la population. Des villages fantômes. Une route trop longue pour monter et redescendre du Nord. Une **île de Chiloé** qui ressemblait trop à la Bretagne. Un **Parc del Paine** difficile à découvrir. Ce qui restera gravé : le coucher de soleil sur la **Vallée de la lune**, les lagunes **Miscanti** et **Miñique**, les **Geysers du Tatio** et tous les paysages de cette journée. Le trajet pour arriver et la visite en minibus du **Paine**. Les glaciers argentins sous le soleil, la douceur générale et le mystère de **l'île de Pâques** et mes rencontres avec les gens des rues à **Santiago**.

Tout ceci est déjà bien. Sans doute suis-je trop timorée ? Pas assez débrouillarde pour faire des rencontres ? Je suis également effrayée par mon manque de connaissances linguistiques. Cela bien évidemment me bloque et limite mes échanges avec les populations que je visite.

Toutes les aventures, toutes les découvertes que j'ai faites pendant ce périple sont venues grossir mes souvenirs, mes heureux souvenirs, inscrire une page dans le livre de ma vie.

